



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

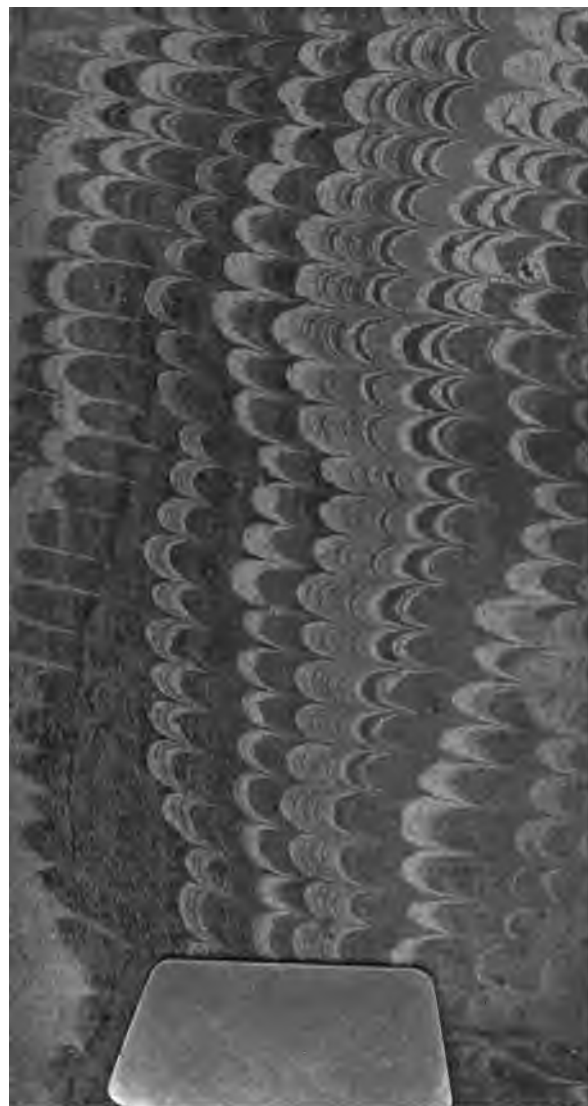
Nous vous demandons également de:

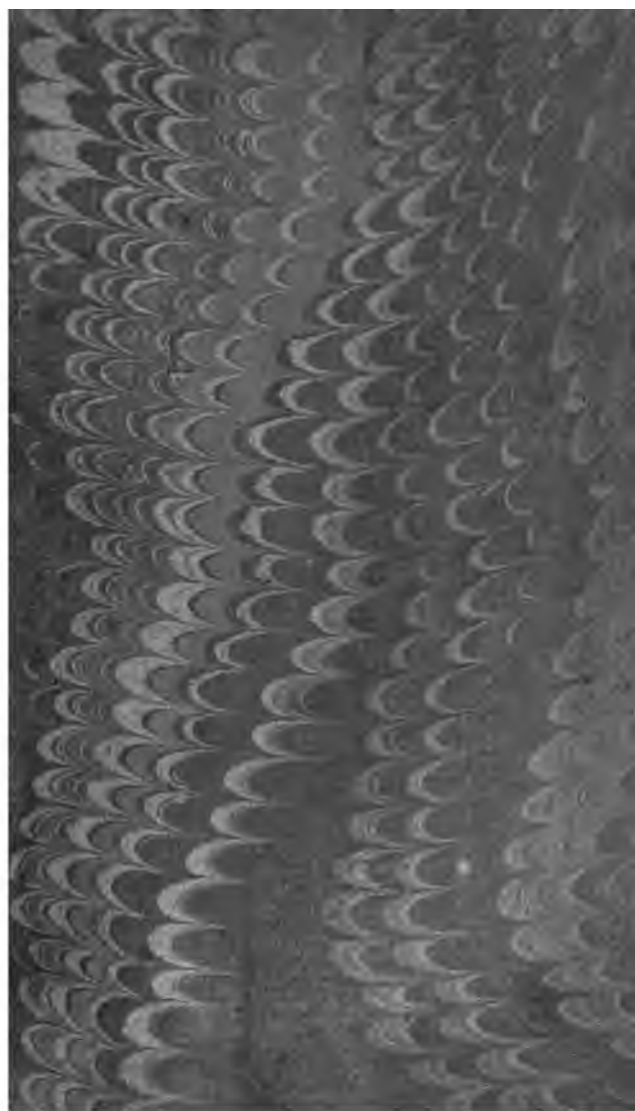
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

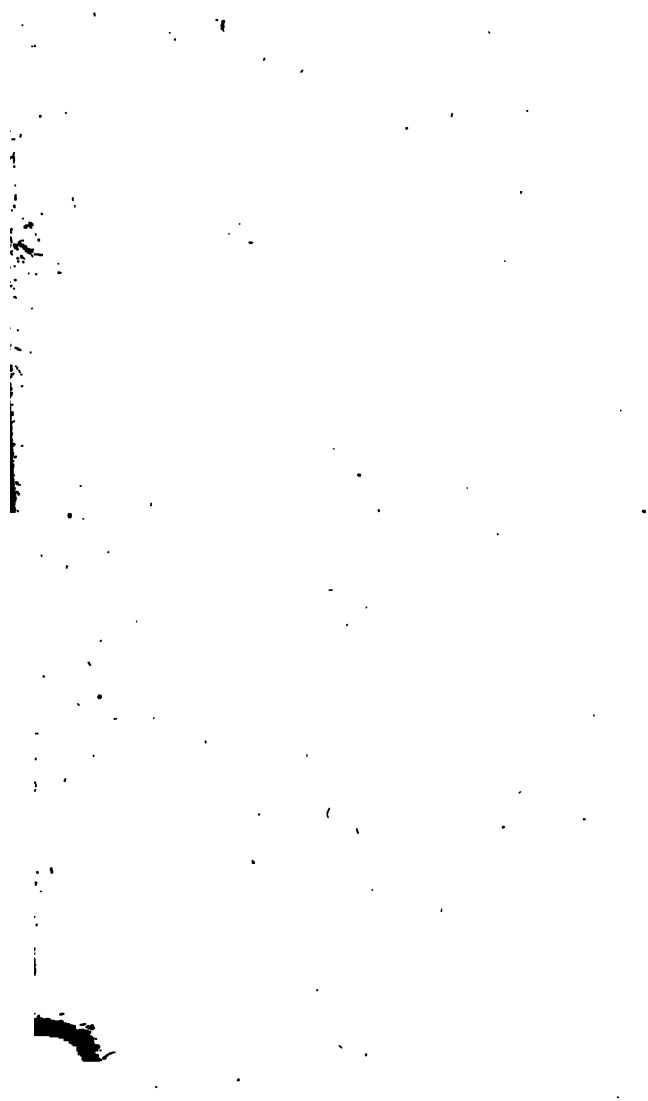
À propos du service Google Recherche de Livres

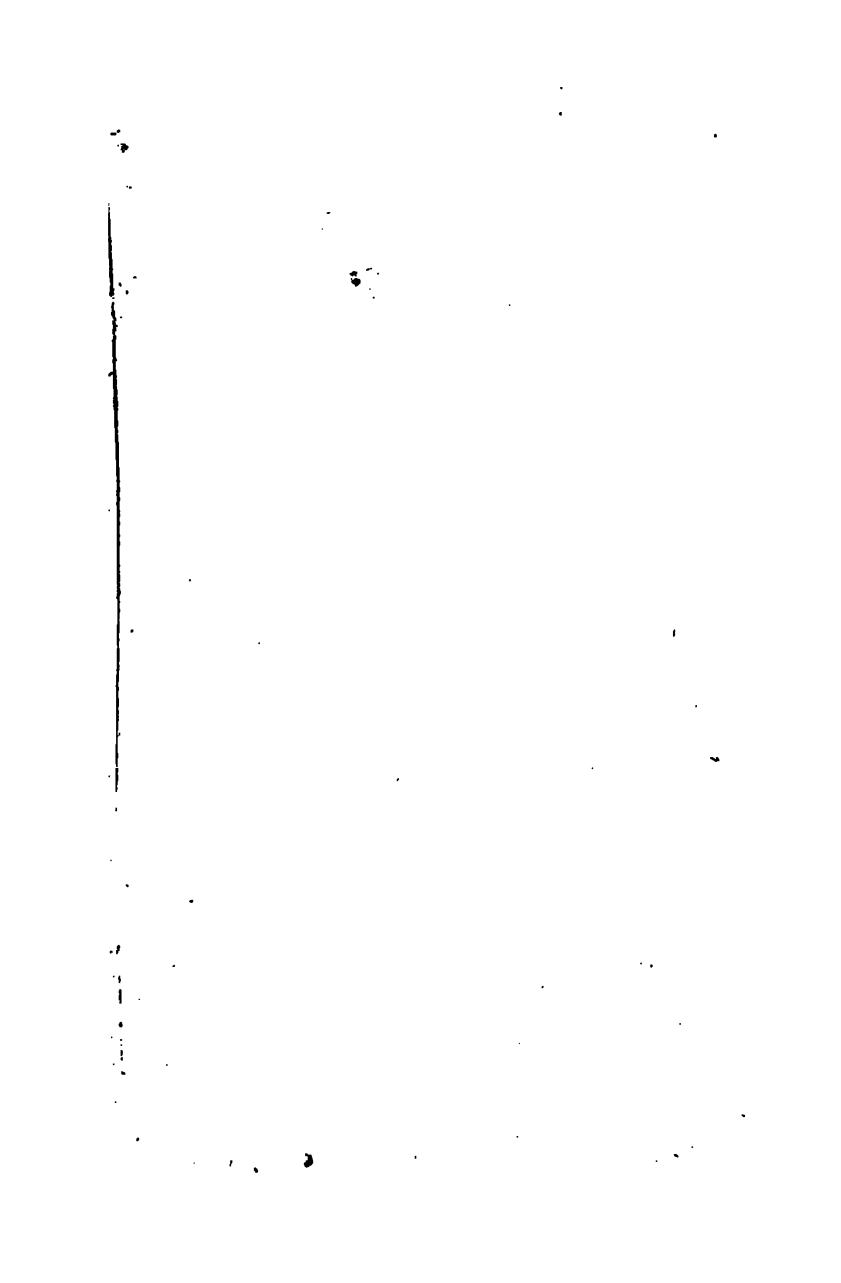
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









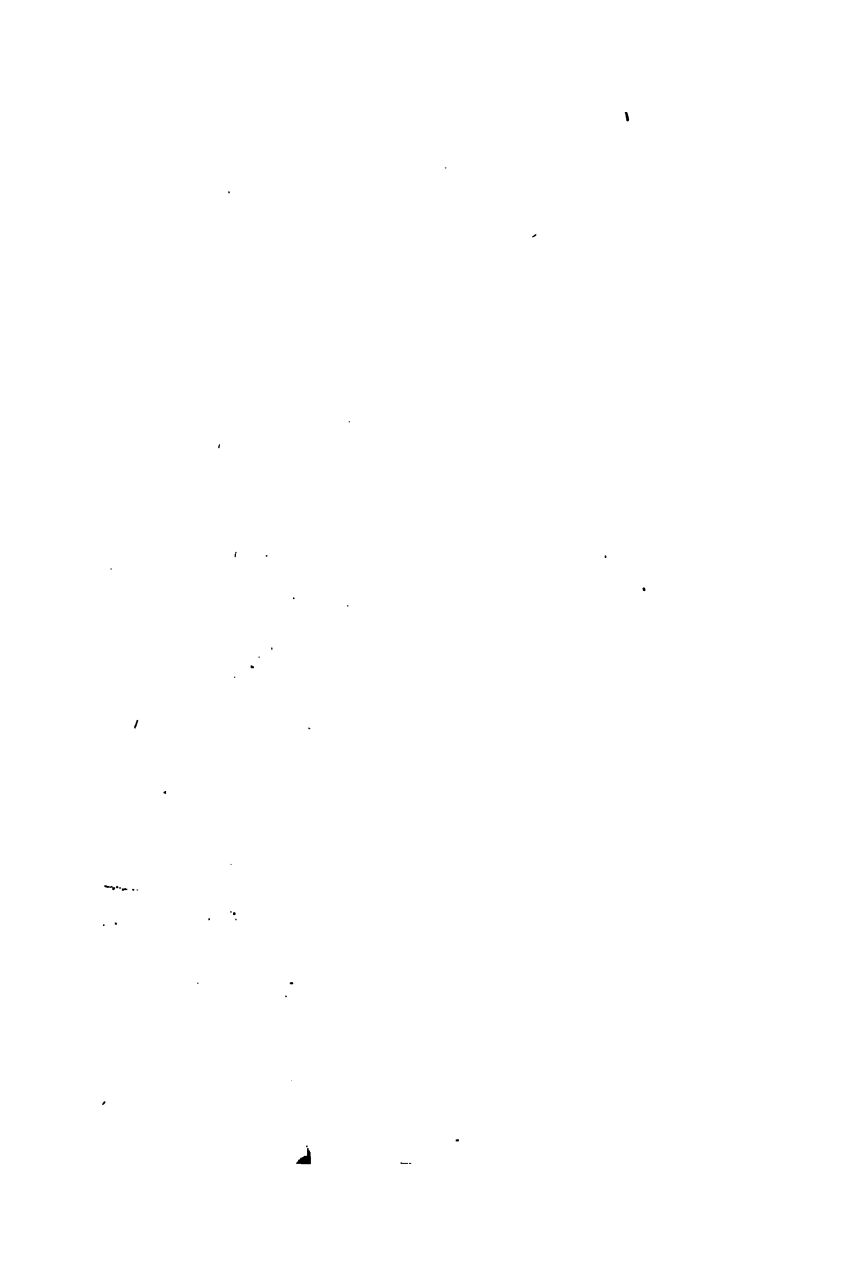




E MEYN,

LII.

103.



VOIAGES

DU

R. P. EMMANUEL CRESPEL,

DANS

LE CANADA

ET

SON NAUFRAGE

EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour J. G. Indecus.

PAR

LE Sr. LOUIS CRESPEL

son Frère.



A FRANCFORT SUR LE MEYN,

MD CC XLII.

203. g 103.



A SON
EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

Don Christophe de Portocarréro, Guzman Luna, Pacheco, Enriquez d'Almanza, Funes de Villalpando, Aragon &

Monrey;

COMTE DE
MONTIJO,

Seigneur de la Ville de

Moquer; Marquis d'Algava, de Villa-neuëva del Fresno, &

de Barcarrota; Comte de Fuen-

ti dueña; Marquis de Valder-

rabano

rabano, Offera, & Castañeda ;
Seigneur de la Ville d'Adrada,
de Guetordaxar, de Vierlas, de
Crespa, & de Palacios ; Grand
Maréchal de Castille ; Grand
Bailli de Seville ; Gouverneur
héréditaire du Château & de
la Forteresse de Guadix ; Ca-
pitaine principal de la Com-
pagnie perpétuelle des cent
Gentils Hommes attachés à la
Maison de Castille ; Gentil-
homme de la Chambre de Sa
Majesté Catholique ; Président
du Conseil suprême des Indes ;
Grand Ecuyer de la Reine ;
Chevalier de l'insigne Ordre
de la Toison d'or & de Saint
Janvier ; Grand d'Espagne ;
Ambassadeur Extraordinaire de
Sa Maj. Cathol. à la Cour
de S. M. Imp.



MONSEIGNEUR!



N présentant
cet Ouvrage à
VOTRE
EXCEL-
LENCE, j'ose l'assû-
(2 rer

rer que le sujet est véritablement digne d'Elle. Cette obéissance & cette soumission d'Abraham aux ordres de la Providence, ce zèle & ce courage de Moïse à conduire les Israélites dans le Désert, cette patience & cette résignation de Job à souffrir les maux par lesquels Dieu veut l'éprouver, & ce qui est plus admirable, cette vigilance & surtout cette Charité sans laquelle St. Paul ne se croit rien, éclatent dans le cours de cette Relation
que

que je présente à VO-
TRE EXCELLEN-
CE.

Tant de vertus pour-
roient-elles vous déplai-
re à Vous MONSEI-
GNEUR, qui les ad-
mirez, dans les autres
& qui toujours disposé
à les pratiquer méritez
qu'on les admire en Vous?

Cet Ouvrage appar-
tient donc à VOTRE
EXCELLENCE,
& ne doit appartenir
qu'à Elle : je fais mon

X 3 de-

*devoir en le lui dédiant
& quel plaisir n'ai-je pu
à faire ce que je dois?*

*Ce seroit ici , MON
SEIGNEUR , l'occa
sion de rendre justice
toutes les Qualités q
distinguent si avantage
sement l'Esprit &
Cœur de VOTR
EXCELLENCI
mais je craindrois
blesser cette Modestie q
rend encore ces Qualit
plus admirables.*

*Je me contenterai dor
MON*

MONSEIGNEUR,
*de dire que tous ceux qui
ont l'honneur de Vous ap-
partenir bénissent à cha-
que instant le jour qui a
mis le comble à leur féli-
cité en les approchant de*
**VOTRE EXCEL-
LENCE,**

*Leur attachement fait
votre Eloge , & c'est le
seul qui soit digne des
Hommes qui comme Vous*
MONSEIGNEUR,
*se font une occupation de
combler le bonheur de*
ceux

ceux qui leur appartiennent.

*Ce n'est pas tout ,
MONSEIGNEUR ;
On ne peut Vous connoître , sans Vous faire
avec plaisir un Tribut
de son Cœur & de son
admiration ; C'est celui
que l'on est forcé de payer
à la Vertu.*

*Puisse donc , VOTRE
EXCELLENCE être
toujours semblable à El-
le-même , puisse-t'-Elle
pour la Gloire de son Au-
guste*

*guste Maître, & pour le
Bien de sa Patrie être
toujours dans le Mini-
stère dont Elle s'acquitte
avec tant de distinction!
Les Hommes comme Vous
MONSEIGNEUR,
ne devroient jamais
mourir, & la Mort ne
pourroit rien sur VO-
TRE EXCELLEN-
CE si les desirs publics
étoient accomplis.*

*Pour moi, MONSEI-
GNEUR, quelles gra-
ces n'ai-je pas à rendre
au Père Crespel mon frère.*
re,

*re, de m'avoir fourni par
ses Lettres l'occasion d'ap-
prendre à l'Univers que
tous mes vœux se réunis-
sent à desirer la con-
servation de VOTRE
EXCELLENCE; &
de Vous supplier d'agréer
le très profond Respect
avec lequel j'ai l'honneur
d'être*

**MONSEIGNEUR
DE VOTRE
EXCELLENCE**

Le très humble
& très obéissant Serviteur

LOUIS CRESPEL



PREFACE DE *L'ÉDITEUR.*

Cet Ouvrage n'auroit pas assurément besoin de Préface, si son Auteur l'avoit destiné à être public; mais son but en l'écrivant n'ayant été que de satisfaire ma curiosité, je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

J'avois communiqué le Manuscrit à plusieurs Personnes
A 2 que

que leur goût & leur esprit distinguent encore plus que leur rang & leur naissance : Elles m'ont toutes conseillé de le mettre sous presse, & m'ont assuré que le Public me sçau-roit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon frère, & l'envie de procurer au Public quelque amusement, m'ont persuadé que je devois suivre le conseil que l'on me donnoit : je souhaite que ma facilité à m'y rendre ne soit pas traitée de sottise ou d'a-veuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé sont louables, & je suis sûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à répen-dre du ridicule sur les inten-tions

tions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occasion ces Lettres m'ont été écrites; cela servira d'excuse au Père Crespel mon frère, si son stile semble mériter quelque censure, & si l'on trouve qu'il n'est pas entré dans un assez grand détail.

Je le pressois depuis long-tems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ses Voïages; il résista pendant plusieurs mois; mais lassé sans doute de mes instances trop souvent réitérées, il me fit tenir par un de mes frères qui est actuellement en Moscovie, une Relation que je trouvai trop succinte. Je me plaignis de sa paresse qui ne

m'avoit dressé qu'un Journal, je lui demandai quelque chose de plus circonstancié, & pour l'engager à ne pas me refuser, je lui marquai, comme il est vrai, que beaucoup de Personnes aux quelles j'avois lû sa Lettre regrettoient qu'il l'eût faite si courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoïer une Relation plus détaillée de ses Voïages dans le Nouveau-Monde, & de son Naufrage en revenant en France; il eut égard à ma demande, & m'écrivit pendant son séjour à Paderborn les Lettres que je donne au Public.

On feroit tort à la façon de penser de mon frère, si on *le soupçonnoit d'avoir rien exa-*
géré.

géré dans le cours de sa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, savent qu'il est plus que personne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la trahir, ou de la déguiser; D'ailleurs le Caractere dont il est revêtu ne suppose guères un imposteur, & je puis dire que mon frère ne s'en est jamais rendu indigne. Enfin il est encore aujourd'hui plusieurs Compagnons de ses Courses & de son Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'exposer à se voir démentir par quelqu'un qui a essuïé les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'est tout ce que pourroit faire une Personne intéressée à en imposer, encore

ne s'y exposeroit-elle qu'en tremblant, & dans un país éloigné de ceux qui pourroient lui prouver sa fourberie.

Lorsque j'ai eû le plaisir de voir mon frère dans cette ville, au passage de l'armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de MAILLEBOIS, je n'ai pas eû peu de peine à obtenir de lui la permission de publier ses Lettres; elles n'étoient écrites que pour moi, & l'on sçait qu'entre frères on n'y cherche point tant de façons. Ma proposition l'a d'abord révolté: Tous les hommes ont leur portion d'amour propre; ils n'aiment point à parler devant tout le monde *comme ils parlent à leurs amis:*

la crainte de trouver des Critiques , les fait travailler avec beaucoup plus de soin les ouvrages qu'ils destinent au Public, & c'est se rendre criminel envers eux que d'exposer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon frère s'est pourtant laissé vaincre, je lui ai fait sentir qu'un homme de son état devoit se dépouïller de tout amour propre, & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de sa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier sa Relation après que je lui eus donné parole que

A s

je

x PREFACE de L'EDITEUR.

je n'y ajouterois , ou n'en retrancherois aucune circonstance. J'étois bien éloigné de penser autrement ; ainsi l'on peut compter que tout ce qu'on va lire est conforme à la plus exacte vérité : Et pour que personne ne puisse l'altérer par des additions imaginées, ou en imposer au Public, j'aurai soin de paraffer tous les Exemplaires qui seront conformes à l'Original.



VOYA.



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre première.

MON TRÈS CHER FRÈRE,



L y avoit si long tems
que vous me témoi-
gniez avoir envie
d'apprendre le détail
du Voïage que j'ai
fait

fait en *Canada*, que craignant de vous donner lieu de soupçonner mon amitié, si je continuois à me refuser à votre desir, j'ai chargé un de mes frères de vous remettre une Relation de tout ce qui m'est arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue, & vous vous plaignez en même tems qu'elle est trop succinte, & que vous seriez bien aise de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en plusieurs Lettres; une seule seroit trop longue & vous ennuiroit sans doute: l'Esprit ne voit pas toujours comme le Cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge si je vous parlois trop long tems d'autres choses que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation soutenue par l'élévation du stile, la force des expressions, & la variété des images; ces graces de l'esprit ne me sont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent gué-

res

res qu'aux fictions. La Vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le Faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723, j'étois encore à *Avesnes en Haynaut*; je reçus alors de mes Supérieurs la permission de passer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit longtems que je la sollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuser.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je passai par *Cambrai* où j'eûs le plaisir de vous embrasser, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une Obédience du R. P. Julien Guesdron Provincial de *St. Denis* de qui dépendent les Missions de la *Nouvelle-France*.

Il seroit assez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoissez mieux
que

14 VOYAGES ET NAUFRAGE

que moi , & vous sçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la première ville du Monde.

J'en partis le premier de May pour me rendre à *la Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois : Je n'y fis pas un long séjour , car après m'y être pourvû de ce qui m'étoit nécessaire pour la traversée , je m'embarquai sur le Vaisseau de Roi le *Chameau* commandé par Messieurs de Tyllly , & Meschain Lieutenans de Vaisseaux.

Le vingt-quatre Juillet , jour que nous mîmes à la voile , fut marqué par la mort de Monsieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada* : C'étoit un fort galant homme , & qui paroissoit avoir les qualités nécessaires pour remplir dignement le Poste qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation assez heureuse , nous arrivâmes devant *Québec* : J'y restai jusqu'en 1726, & n'y remarquai rien
de

de plus particulier que ce qu'en disent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-sept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monsieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtrise, & me donna peu de tems après une Mission ou Cure appelée *Forel* & située au sud du *Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Rivières*, & de *Montréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déjà demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un Parti de quatre cens François que Monsieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf cens Sauvages de toute sorte de Nations : Il y avoit surtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népissings*, & des *Outaouïacs*, aux quels Monsieur Péset Prêtre, & le Père de la Bertonnière Jésuite servoient d'Aumôniers. Ces Troupes commandées par Monsieur de Lignerie avoient commission d'aller détruire une Nation appelée

pellée *les Renards* dont la principale Habitation est éloignée de *Montréal* d'environ quatre cens cinquante lieues.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieues la grande Rivière qui porte le nom des *Outaouacs*, & qui est remplie de sauts & de portages. Nous la quitâmes à *Mataoïian* pour prendre celle qui conduit au Lac *Nepissing*, ou *Mipissing*; son cours est de trente lieues, & se trouve coupé de sauts & de portages comme celle des *Outaouacs*. De cette Rivière nous entrâmes dans le Lac dont la largeur est d'environ huit lieues, & de ce Lac la *Rivière des François* nous conduisit bien vite dans le Lac *Huron* où elle se jette après avoir parcouru plus de trente lieues avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites Rivières, on étoit convenu que ceux qui passeroient

roient les premiers attendroient les autres à l'entrée *du Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui est en effet une très belle Prairie. C'est là que j'ai vû pour la première fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle ; lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux ; il suffit aprésent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-fix Juillet , nous fûmes tous réunis , je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems , & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Missillima Kinac* qui est un Poste situé entre *les Lacs Huron & Michigan*. Quoique nous eussions cent lieues à faire , le Vent nous fut si favorable , que nous arrivâmes en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les fauts, j'y bénis deux Drapeaux , & y enter-

B rai

rai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix-Aoust ; nous partîmes de *Michillima-Kinac* & fîmes dans le *Lac Mécibigan*. Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la Chasse ; ils en rapportèrent de l'*Orignal* & du *Caribouc* ; & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcèrent d'accepter leur Présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route ; il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés ; & qu'ils croiroient n'être point Hommes s'ils en ufoient autrement envers les autres Hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages ! & combien ne se trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le titre de barbares conviendrait beaucoup mieux qu'aux Habitans

tans de l'*Amérique* ?

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive réconnoissance de notre part ; il y avoit déjà du tems que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la Chasse , nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnèrent d'*Orignac* & de *Caribouc* remédia au degût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois , nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou* , & de là en faisant la traversé du *Cap à la Mort* qui est de cinq lieues , nous reçûmes un coup de Vent qui poussa contre la Côte plusieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc , & l'on fut obligé de disperser dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappés au danger.

Le lendemain , nous traversâmes aux *Folles Avoisnes* afin d'en inviter
 B 2 les

les Habitans à venir s'opposer à notre descente ; ils donnèrent dans le panneau , & furent entièrement défaits.

Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une Rivière nommée *la Gasparde* , nos Sauvages entrèrent dans le Bois , & en rapportèrent plusieurs Chevreuils ; cette espèce de gibier est fort commune en cet endroit , aussi en fîmes-nous notre provision pour quelques jours.

Le dix-sept vers midi , nous fîmes halte jusqu'au soir , afin de n'arriver que la nuit au *Poste de la Baye*. Nous voulions , surprendre les Ennemis que nous sçavions être chez les *Saguis* leurs Alliés dont le Village est auprès du *Fort St. François*. Nous nous mîmes en route dans l'obscurité , & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Rivière des Renards* où est bâti notre Fort. Aussitôt que nous y fûmes , Monsieur de Lignerie envôia quelques François au Commandant pour sçavoir s'il y avoit en effet des Ennemis

mis dans le Village des *Saquis* , & aiant appris qu'il devoit y en avoir , il fit passer de l'autre cotté de la Rivière tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation , & ordonna que le reste de nos Troupes y entrât. Quelques précautions que l'on eût prises pour cacher notre arrivée , les Ennemis en eurent connoissance , & tous se sauvèrent à l'exception de quatre dont on fit présent à nos Sauvages , les quels après s'en être bien divertis , les tuèrent à coups de flèches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle , & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient parû penser quelques jours auparavant , le plaisir qu'ils prenoient à faire souffrir ces malheureux en les faisant passer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie ; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette opposition de

sen-

B 3

22 VOYAGES ET NAUFRAGE

sentimens, & leur représenter ce que je voïois de condamnable dans leur procédé , mais ceux des Nôtres qui pouvoient me servir d'Interprètes étoient de l'autre cotté de la Rivière, & je fus obligé de remettre à une autre fois à satisfaire ma curiosité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes *la Rivière des Renards* qui est toute pleine de Rapides, & dont le cours est d'environ trente cinq à quarante lieues, Le vingt-quatre Aoust, nous arrivâmes au Village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée , & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite *le petit Lac des Renards* au bout du quel nous campâmes , & le lendemain jour de St. Louis , nous entrâmes après la Messe, dans une petite Rivière qui nous conduisit dans une espèce de

de Marais sur le bord du quel est située la grande Habitation de ceux que nous cherchions. Leurs Alliés les *Saquis* les avoient sans doute avertis de notre approche ; ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur Village que quelques Femmes que nos Sauvages firent esclaves, & un Vieillard qu'ils brûlèrent à petit feu sans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saquis*. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la Langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux Vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas

jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans les quels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'étoit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en feroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort souhaité sçavoir la Langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la Nature, & particulièrement la Religion exigeoient que nous fussions humains les uns en vers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait *est une vertu dont la pratique nous est*

est expressement ordonnée par le Ciel ; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloit leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers ; que leur vengeance étoit criminelle ; que descendre à des excès semblables à ceux dans les quels ils étoient tombés envers les cinq Hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochoient ; que le droit de la guerre permettoit simplement d'ôter la vie à son Ennemi, & non pas de s'enivrer, pour ainsi dire, de son sang, & de le plonger dans le desespoir en le faisant mourir par une autre voie que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat ; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Saquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui est la

partage des bons Cœurs , & qui fait admirer , & aimer le Religion chrétienne , & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprète ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire , mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Rivière qui se joint à une autre que l'on nomme *Oüisconcin* & qui se jette à trente lieues de là dans le *Mississipi*.

Nous n'y trouvâmes personne , & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin , nous employâmes quelques jours à ruiner entièrement la campagne pour oter à l'Ennemi le moïen d'y subsister. Ce Pais est assez beau , la terre y est fertile , le gibier commun & de très bon goût, les nuits y sont fort froides , & les **jours** extrêmement chauds ; Je vous
par-

parlerai dans ma seconde Lettre de mon retour à *Montréal* & de ce qui m'est arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France ; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & sçavoir si vous trouvez celle cy assez détaillée ; Votre Réponse me décidera pour la suite de ma Relation, & je n'oubliërai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle jesus

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 10. Janvier

1742.

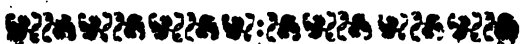


VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL,



Lettre Seconde,

MON TRÈS CHER FRÈRE.

Rien ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponse. Ma première Lettre, dites-vous, a satisfait plusieurs Personnes d'esprit aux quelles vous l'avez

vez communiquée , & excité leur curiosité à tel point , qu'elles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes Voïages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourroit me nuire, si je tardois à le contenter. Les choses trop long-tems attendues perdent de leur prix , & personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé , si routes-fois on peut appeler de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de *Montréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieues. En passant nous brûlâmes *le Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voisin des Ennemis, il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, & persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur Pais dans l'incertitude d'y trouver
des

30 VOYAGES ET NAUFRAGE

des Habitans, auroient pû obliger nos Troupes à se renfermer dans le Fort, les y auroient attaqué & peut-être vaincu. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac*, le Commandant donna Carte-blanche à tout le monde. Il nous restoit encôre trois cêns lieus à faire, & le Vivre nous auroit infailliblement manqué, si nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les Vents nous favorisèrent dans le passage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des Pluyes presque continuelles en remontant la *Rivière des François*, en traversant le *Lac Nepissing*, & sur la petite *Rivière de Mataoüan* : elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans le *Fleuve des Outaouïacs*. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande Rivière : l'Imagination seule peut en prendre une juste idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à sauter les Rapides, je ne fus pas des derniers à *Montréal*;

J'y arrivai le vingt-huit Septembre, & n'en sortis qu'au Printems pour obéir à l'ordre qui me fut donné de descendre à *Québec*.

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commissaire me destina pour le Poste de *Niagara* qui est un nouvel Etablissement avec une Forteresse située à l'entrée d'une belle Rivière qui porte le même nom; & qui est formée par la fameuse Chûte de *Niagara* au sud du *Lac Ontario* & à six lieues de notre Fort.

Je repris donc la route de *Montréal*, & de là je passai à *Frontenac*, ou *Catarakouïy* qui est un Fort bâti à l'entrée du *Lac Ontario*. Quoiqu'il ne soit éloigné de *Montréal* que de quatre-vingts lieues; nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les Vents nous devinssent favorables, car on y quitte les Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de
Nia-

Niagara. Ce Bâtiment qui est d'environ quatre-vingts tonneaux de port est fort léger , & fait quelque fois ce trajet qui est de soixante & dix lieues en moins de trente-six heures. Le Lac est fort sain , sans écueils & très profond ; j'ay jetté dans le milieu près de cent brasses de lignes sans pouvoir en trouver le fond ; sa largeur peut être d'environ trente lieues , & sa longueur de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet , & nous arrivâmes à notre Poste le vingt-sept matin. Je trouvai l'endroit fort agréable , la Chasse, & la Pêche y produisent beaucoup , les Bois y sont de toute beauté & remplis sur tout de Noïers , de Chataigniers , de Chênes , d'Ormes, & de Hérables comme il ne s'en trouve point en France.

La Fièvre traversa bientôt les plaisirs que nous goûtions à *Niagara*, & nous incommoda jusqu'à l'entrée de l'Automne qui dissipa le mauvais
air.

air. Nous passâmes l'Hiver assez tranquillement ; je pourrois même dire assez agréablement, si le Vaisseau qui devoit nous apporter nos rafraichissemens n'eût pas été contraint ; après avoir essuié une horrible Tempête sur le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne nous eût mis par là dans la nécessité de ne boire que de l'eau.

Comme la saison étoit avancée, il n'osa remettre à la voile, & nous ne reçûmes nos provisions que le premier jour de May.

Depuis la St. Martin ; le manque de vin m'avoit empêché de célébrer la Messe ; aussitôt que le Bâtiment fut arrivé ; je fis faire la Pâque à toute la Garnison ; & je partis pour le *Detroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a cent lieues de *Niagara* à ce Poste qui est situé à six lieues de l'entrée d'une fort belle Rivière ; environ quinze lieues en-deça du fond du *Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieues
C de

de long & trente de large est fort plat ; & par conséquent mauvais quand il vente ; vers le Nord au dessus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il est bordé de sables fort hauts ; de sorte que si l'on étoit pris de Vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieues, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septième jour depuis mon départ ; Le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une manière qui caractérisoit à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un nos Compatriotes dans un Pais éloigné ; Ajoutez à cela que nous étions du même Ordre , & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oublier-il rien pour me marquer combien il étoit sensible à ma visite. C'étoit *un homme* un peu plus agé que moi

&

& très recommandable par les succès qu'avoient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison étoit agréable & commode , c'étoit pour ainsi dire son ouvrage & le séjour de la Vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa Charge entre l'étude & les occupations de la campagne ; il avoit quelques Livres , & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étendue de ses connoissances. La Langue du País lui étoit assez familière , & la facilité avec laquelle il la parloit le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute sorte de sujets , & principalement sur la Religion. L'Affabilité attire de la confiance , & personne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit poussé la complaisance envers quelques Habitans du *Détroit*, jusqu'à leur apprendre la Langue Française. Parmi ceux là j'en ai vû plusieurs dont le sens droit , & le juge-

36 VOYAGES ET NAUFRAGE

ment solide & profond auroient fait des hommes admirables , même en France , si leur esprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je restai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot il étoit heureux à la façon dont les Hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Detroit* ce qui m'y avoit attiré , je repris le chemin de *Niagara* où je restai encore deux ans ; j'appris pendant ce tems assez de la Langue des *Iroquois* & des *Ou-taoüacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques Sauvages lorsque j'allois me promener aux environs de mon Poste ; dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité , & qu'elle me sauva la vie.

Lorsque mes trois ans de résidence à *Niagara* furent expirés , on me
fit

fit relever , c'est la coutume ; & je fus passer l'Hiver au Couvent de *Quebec*.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer là cette saison rigoureuse ; si l'on n'y a point de superflus , du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire , & , ce qui n'est pas le plus petit agrément , on y reçoit des nouvelles de sa Patrie , & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoui* tomba malade au commencement du Printems , & notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déjà parlé de la situation de ce Poste ; on y vit agréablement , & le gibier se trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* est environné.

Je n'y restai que deux ans ; on me rappella à *Montréal* , & quelque tems après on m'envoia à la *Pointe de la Chevelure* dans le *Lac Champelain*. Il ne sera pas sans doute inutile de vous

apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : Lorsque dans leurs courses les Sauvages tuent quelqu'un , ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette Pointe, après une espèce de combat où beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure qui donna le nom au Lieu où se livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieues de long ; il est semé de plusieurs Isles très agréables, & son eau qui est très bonne le rend extrêmement poissonneux. Le Fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de *St. Frédéric* ; sa situation est avantageuse , car il est bâti sur une Pointe assez élevée, & distante d'environ quinze lieues du fond du Lac vers le Nord ; il sert de clef à la Colonie de ce côté là, c'est à dire

dire du côté des Anglois qui n'en sont éloignés que de vingt ou trente lieues.

J'y arrivai le dix-sept Novembre 1735. La saison qui commençoit à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route ; c'est une des plus peinibles que j'aie faite dans le *Canada*, si toutes-fois j'en excepte mon Naufrage ; vous serez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poste éloigné de *St. Frederic* d'environ quarante lieues, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de Neige. L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fussions logés, nous ne souffrîmes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocrement à couvert de la Pluie, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaisseur, n'é-

tant achevées que depuis peu de jours, ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la Neige & de la Pluie. Beaucoup de nos Soldats furent attaqués du scorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignons de perdre la vûe sans ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés ; à peine trouve-t-on aux environs de ce Poste quelques Perdrix, & pour y manger du Chevreuil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieues.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Eté que d'y rester plus long tems : nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, & pas un de nous ne put jouir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorsque, vers le
mois

mois d'Aouſt, je reçus de mon Provincial une Obéſſance pour retourner en France. Le Religieux que notre Commiſſaire envoia pour me relever étoit de notre Province, & ſe nommoit Pierre Verquailé ; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Frédéric*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du ſoir.

Le lendemain, nous eûmes un Vent favorable qui nous pouſſa juſqu'à la *Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieux.

Le vingt-trois nous penſâmes périr en ſautant le *Rapide de Ste. Thérèſe* ; ce fut là le dernier danger que je courus juſqu'à mon arrivée à *Québec* où je comptois m'embarquer inceſſamment pour la France.

Voilà, Mon cher frère, le récit abrégé des Courſes que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce Païs, peuvent voir que je connois le terrain, c'eſt à quoi je me ſuis plus
C 5 partie

42 VOYAGES ET NAUFRAGE

particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voyageurs vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux ; en vous écrivant mes Voyages, mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France ; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes ; préparez votre cœur à l'attendrissement, & à la tristesse ; tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion ; ne rougissez point de vous y livrer entièrement, Mon cher frère, les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point sur les maux de ses Frères, porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques semaines ; ne faites point de réponse à celle-ci : comme je dois aller à *quelques* lieux de cette Ville, votre

Lettre

DU P. CRESPEL. LETTRE II. 43

Lettre pourroit bien ne m'être pas
rendue , & je ne veux pas risquer de
la perdre.

Ne vous impatientez point à atten-
dre ma troisième , j'en écrirai tous
les jours quelques pages , comprez
sur ma parole & croiez que je serai
toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 30. Janvier

1742.



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL,



Lettre Troisième.

MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas quinze jours que je vous envoiai ma seconde Lettre ; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troisième, que je ne veux point vous faire trop attendre

de la suite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres seroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer son devoir à toute autre chose, & je ne puis vous donner que les heures qui ne sont pas remplies par les devoirs indispensables de mon état.

Je demeurai quelque tems à *Quebec* pour attendre une occasion de retourner en France, il s'en présenta deux en même tems: la première étoit celle du Vaisseau de Roi le *Héros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien, issu de la noble Famille des d'Amours: la liaison qui étoit entre nous me fit accepter son offre avec plaisir, & je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-gaillard homme qu'une expérience de quarante-six ans avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pascaud Trésoriers de France & Armateurs à la *Rochelle*, n'avoient pas

cru

46 VOYAGES ET NAUFRAGE

crû pouvoir confier leur Navire appelé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier; commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de Canons.

Plusieurs Messieurs demandèrent pour leur sûreté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & mouillâmes tous ensemble au *Trou-St.-Patrice* à trois lieues de *Québec*.

Le lendemain, nous fîmes la traversée; c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord le *Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieues, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard*.

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Couffre*, mais il nous fut impossible

possible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce Gouffre sans danger, avec le Sr. Veillon qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pû le passer la veille.

Les Navires avec lesquels nous avions mis à la voile l'avoient passé dès la première fois, ainsi nous nous trouvâmes sans compagnie & jettâmes l'ancre à la *Prairie* proche l'*Isle aux Couddres*.

Le sept, nous continuâmes notre route jusqu'à l'*Isle aux Lièvres*, & delà jusqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit Vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoissoit la malignité surtout dans la saison où nous étions, nous avoua qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos
de

de relâcher pour trouver un mouillage, c'est à dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les Vents nous obligèrent à vifer de bord, & le lendemain onze du mois vers huit heures du soir, ils se jettèrent au Nord-Nord-Est, au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, à l'Est, enfin jusqu'au Sud-Sud-Est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de l'*Isle Anticosti* les Ris pris dans nos Huniers; mais dès que les Vents eurent sauté au Sud-Sud-Ouest, nous gouvernâmes sur le compas au Sud-Est-quart d'Est, & au Sud-Est jusqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire Côte; mais nous échoiâmes à un quart de lieuë de terre, sur la pointe d'une batture de Roches plattes éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticosti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient si fréquens, que
nous

nous craignons à chaque minute de la voir ouvrir sous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots desespérassent beaucoup de notre salut ; puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture & les voiles ; quoique la fatigue qu'ils causoient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance ; la crainte avoit ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens ; & le désordre général sembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre situation seroit devenuë bien plus affreuse ; il courrut à la Soûte au biscuit, & quoique l'eau y fut déjà, il en jette pourtant une partie en Entre-Pont ; il pensa aussi que quelques fusils, un baril de poudre, & une caisse de gargouffes nous deviendroient nécessaires en cas que nous échappassions au danger, c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les Hauts ; Sa précaution ne fut pas inutile, & sans les
D effets

effets qu'elle produisit ; je n'aurois pas , mon cher frère , la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le Vent , ni l'une ni l'autre ne diminuoient , les vagues avoient emporté notre gouvernail ; & nous fûmes obligés de couper notre mâtd'artimon pour le jeter à Babord ; Nous mîmes ensuite notre Canot à la Mer, en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le Navire ; la vuë de la mort , & l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde , & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée , du moins pendant plusieurs mois , chacun de nous croioit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer , nous suspendîmes la Chaloupe aux palans , afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avons , & *gagner bien vite le large pour nous*
garan-

garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les Hommes s'appuient sur leur prudence; lorsque Dieu veut ap-
présentir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt personnes, & dans l'instant la boucle du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe resta suspendue par derrière, & de ceux qui étoient dedans plusieurs tombèrent dans la Mer, d'autres restèrent attachés aux barres, & quelques uns par le moyen des cordages qui pendoient le long du Navire remontèrent dans le Bord.

Le Capitaine voyant ce désastre fit couper ou filer le palan de derrière, & la Chaloupe étant revenue à sa ton-
ture, je me rejettai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noyés. Pen-
dant ce tems la Mer maltraita si fort

notre Chaloupe , que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un Vent affreux, une Pluie continuelle ; une Mer en fureur, & dans son reflux ; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine ? Nous fîmes pour tant nos efforts pour gagner le large ; une partie jettoit l'eau , un aviron nous servoit de gouvernail , tout nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous convrirent nous donnèrent de l'eau jusqu'au genoux ; une troisième auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds ; nos forces diminuoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avançons fort peu, & nous craignons avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant que nous pûssions toucher terre : La Pluie nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voions nous paroissoit fort esçarpé, ou plutôt nous

nous ne voïons que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer , & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière , & après le *Confiteor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jeter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux , & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa Gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu , je récitai le *Miserere* à voix haute , tout le monde le répétoit après moi , je ne voiois plus d'espérance, la Chaloupe étoit prête à cou-

à couler à fond , & je m'étois déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la Chaloupe; mais nous ne fûmes pas d'abord à l'abri du danger : plusieurs vagues nous couvrîrent à différentes reprises , quelques unes nous abattirent , & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer, nous résistâmes pourtant à leur violence , & nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce desordre quelqu'un eut la présence d'esprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir ; nous étions perdus sans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, & peut-être même sur la fin de celle-ci.

Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un

si grand danger , & en effet sans un secours particulier de la Providence , il étoit impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'Isle par une Rivière qui sort d'une Baye un peu au dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette Rivière ; sa profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La Mer qui commençoit à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue , mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit aussi , comment en cet état pouvoir faire du feu ? nous en vinmes pour tant à bout après un tems considérable , il nous étoit plus nécessaire que tout autre secours , & quoiqu'il y eût déjà du tems que nous n'avions pris aucune nourriture , & que la faim dût nous presser ;

D 4

nous

nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec six hommes seulement; la Mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer nous sans l'endommager: c'étoit notre unique ressource; sans ce Canot nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener les dix-sept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le Vent nous paroissoit augmenter, & quoique le Navire fut
for

fort, neuf, & bien lié, nous croions avoir lieu de craindre qu'il ne pût tenir jusqu'au lendemain sans se briser & que ceux qui y étoient ne périssent misérablement. Vers minuit les Vents diminuèrent, la Mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voyant le Navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs Matelots y allèrent dans le Canot, ils y trouvèrent tous nos gens en bonne santé, & qui avoient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques Vivres dans le Canot, nos gens y passèrent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous presser cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit nécessaire pour un repas, c'est à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne

pas nous exposer à manquer si tôt de Vivres. On envoya une seconde fois au Navire pour sauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit nécessaire pour racommoder la Chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabaner. Tout cela nous fut d'un grand secours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de Neige.

Le lendemain seize Novembre pendant que les uns allèrent à Bord chercher des Vivres, les autres travaillèrent à tirer la Chaloupe du sable & parvinrent à la mettre à sec par le moyen d'une double calliorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pu nous amener à terre: nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venue à la Côte nous servit à lui faire *une quille*. Nous fîmes l'étambo

VOYAGES ET NAUFRAGE &c. 59

avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt , l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord , enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Je remets à une autre fois à vous écrire la suite de mon Naufrage ; je serois bien aise avant de continuer , d'apprendre de vos nouvelles , elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 13. Fevrier

1742.

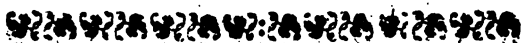


VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Quatrième.

MON TRES CHER FRERE.

JE viens de recevoir votre Réponse,
elle m'a fait un plaisir infini ; j'ai
surtout été fort touché du récit
que vous me faites de ce qui vous
est arrivé dans les Campagnes d'Ita-
lie

lie & de Hongrie ; pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé ce détail plutôt ? c'est un reproche que je puis vous faire , & qui sans doute ne vous déplaira point puisqu'il sert à vous prouver combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde. Je suis bien aise que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les sentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter ; c'est une preuve que je ne me suis point exagéré les maux que j'ai soufferts & que j'ay vû souffrir aux autres. Cependant , mon cher frère ; ce n'en est là qu'une légère ébauche ; & ce qu'il me reste à vous écrire passe ce que je vous ai dit jusqu'à présent ; & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la Chaloupe , nous ne faisons qu'un repas dans vingt-quatre heures , encore étoit il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente ; il étoit de la prudence d'en agir de la sorte. Nous
n'a

61 VOYAGES ET NAUFRAGE

n'avions dans le Navire que pour deux mois de Vivres ; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France ; tout notre biscuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre fourniture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainsi avec toute l'économie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de Vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion ; nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours ; car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte.

Les Navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'appercevoir les signaux qu'on pourroit leur faire ; d'ailleurs de quelle ressource pouvoient-ils nous être ? nos provisions n'étoient que pour six semaines tout au plus, & ces Navires ne devoient passer que *dans six ou sept mois* :

Je

Je voïois approcher le defefpoir, le courage étoit abbatû & le froid, la Neige, les Glaces, & la Maladie fembloient s'être réunis pour nous faire fouffrir davantage. Nous fuccombions fous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inacceffible par les Glaces qui fe formoient autour; le Froid nous caufoit une infomnie continuelle; nos voiles ne fuffifoient pas à beaucoup près pour nous garantir de la Neige qui tomba cette année là en fi grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de fix pieds; & la fièvre avoit déjà furpris plufieurs de nos Camarades.

De pareilles circonftances étoient trop fâcheufes pour ne pas chercher à les difpofer autrement; auffi penfâmes nous à prendre un parti.

Nous fçavions qu'à *Mingan*, qui eft un endroit fitué à la *grande terre du Nord*, il y avoit des François qui hivernoient pour faire la Pêche de *Loup Marin* dont ils font des huiles;

il étoit presque sûr que nous en obtiendrions du secours ; mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle saison ; toutes les Rivières étoient déjà glacées, la Neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds ; & augmentoit tous les jours, & la route étoit fort longue ; eû égard à la saison & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieues pour gagner la Pointe d'en haut, ou du Nord-Ouest de l'Isle ; ensuite descendre quelque peu, & traverser enfin douze lieues de haute Mer.

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles ; notre situation présente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuse, mais une réflexion nous arrêta quelque tems : Il étoit impossible que nous partissions tous pour *Mingan* ; & il falloit que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit dont nous nous croions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines , ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet , que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit , & que le peu de Vivres que nous avions se consumoit ; j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la répugnance à rester où nous étions , mais en même tems je représentai que cette séparation étoit absolument nécessaire ; & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours ; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Chapelle ; que pour attirer sur nous les lumières du St.Esprit j'en célébrerois la Messe le vingt-six, & que j'étois sûr que nos prières auroient l'effet que nous en attendions.

66 VOYAGES ET NAUFRAGE

Chacun applaudit à ma proposition ; je dis la Messe du St. Esprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à rester à condition qu'on leur laisseroit des Vivres, & qu'on leur promettoit sur l'Evangile de leur envoier du secours aussitôt qu'on seroit arrivé à *Mingan*.

Je commitiniquai à mes Camarades que j'étois dans la résolution de rester avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage , & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le secours qu'on leur promettoit ; mais tout le monde s'opposa vivement à mon dessein , & l'on dit pour m'en détourner que sçachant la Langue du País , il falloit que j'accompagnasse ceux qui partoient, afin-que si Messieurs de Fréneuse & de Senneville, venoient à mourir ou à tomber malades en chemin , je pûsse servir d'Interprète en cas que nous rencontrassions quelques Sauvages dans cette *Isle* ; ceux qui restoient exigèrent sur-

tout

tout que je partisse ; ils me connoissoient incapable de manquer à ma parole, & ils ne doutoient pas qu'à mon arrivée à *Mingan* mon premier soin ne fût de les secourir ; ce n'est pas que ceux qui devoient partir ne fussent très-disposés à leur envoyer une Chaloupe le plus tôt qu'il leur seroit possible , mais ils comptoient apparemment davantage sur la foi d'un Prêtre que sur celle d'un simple Particulier. Lorsque la chose fut résolue j'exhortai à la patience ceux que nous laissons au Naufrage ; je leur dis que le moïen d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel, c'étoit de ne point se livrer au desespoir, & de s'abandonner entièrement aux soins de la Providence ; qu'ils devoient s'entretenir dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement ; qu'il étoit de la prudence qu'ils ménagassent ce que nous leur laissions de Vies, quoique j'espérasse leur envoyer du secours avant qu'ils fussent con-

sumés , mais qu'il valloit mieux en avoir de reste , que de risquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conseils , ceux qui devoient être du voiage songèrent à faire leur petit équipage ; & le vingt-sept, nous nous disposâmes à partir ; nous embrassâmes nos Compagnons qui nous souhaitèrent un heureux voiage & de notre côté nous leur témoignâmes combien nous desirions pouvoir bientôt les tirer de peine ; nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la dernière fois ; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnèrent étoient une espèce de pressentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize se mirent dans le Canot, & vingt-sept dans la Chaloupe ; nous partîmes après midi & fîmes ce jour-là près de trois lieues à la rame , mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de passer la nuit sur l'eau où nous enduremes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin , mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit, il nous tomba sur le corps une prodigieuse quantité de Neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le Vent contraire, & nous fûmes contraints par la Neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous descendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des Poix dont plusieurs de nos gens se trouvèrent fort incommodés.

Le premier Décembre les Vents nous empêchèrent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots se plaignoient de leur foiblesse, & disoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâmes après en avoir pris le bouillon : c'étoit la première fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités : les autres jours nous

ne mangions chacun qu'un peu de Moruë sèche & cruë, ou bien de la colle que nous faisions avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les Vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble: notre joie étoit extrême de voir le beau tems continuer, & les Vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guères, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le Vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-soit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le Large pour doubler une Pointe que nous apercevions, & nous fîmes signe au Canot de nous suivre; mais il se laissa affaler à terre & nous le perdîmes de vue.

Nous trouvâmes à cette Pointe une
Mer

Mer affreuse, & quoique le Vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau; cela nous fit trembler pour le canot qui étoit tout près de la terre où la Mer brise toujours plus qu'au Large, il y fut battu si cruellement, qu'il y périt, & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme nous le verrez par la suite de ma Relation. Quand nous eûmes passé la Pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout : la Mer étoit bordée de Rochers escarpés, & fort hauts pendant près de deux lieues, & voyant au bout une Ance de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. Aussitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nous étions là, mais cette précaution fut inutile puisqu'il avoit été brisé.

Lorsque nous eûmes mangé un
 E 4 peu

peu de colle , chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture & passa la nuit auprès du feu. A dix heures le tems se couvrit , la Neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain , & comme le feu la faisoit fondre nous nous en trouvâmes si fort incommodés , que nous aimâmes mieux nous exposer au froid , que de reposer dans l'eau.

Vers minuit , les vents devinrent si violents , que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite distance de terre aiant chassé sur son ancre , vint en Côte où elle manqua d'être brisée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillèrent , & se mirent à crier de toute leur force , nous y courûmes aussitôt ; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes sauver de notre équipage , les autres ramassoient ce que nous jettions & le portoient à une distance qu'ils croioient inaccessible au Flus ; mais la Mer devint si furieuse , que dans son *Reflux* elle auroit tout emporté ce que
nous

nous venions de sauver , si nos Camarades n'avoient eû soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû sauver dès la première. Cela ne suffisoit pas ; il falloit songer à tirer notre voiture , & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots ; la peine que nous eûmes à la mettre à sec n'est pas concevable , & nous n'en vinmes à bout que vers les dix heures du matin ; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation considérable. Nous remîmes au lendemain , à la racommoder , nous fîmes du feu pour sécher nos hardes , ensuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions essuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillèrent à remettre les choses en état , & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot , mais inutilement , & ce fut en vain que nous restâmes plusieurs jours dans cet endroit pour en apprendre

des nouvelles. La veille de nôtre départ , nous tuâmes deux Renards qui nous aidèrent à ménager nos provisions ; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout, aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger nôtre vie,

Le sept du mois , nous partîmes dès la pointe du jour , avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards , cinq heures après le tems se couvrit , & le Vent augmentant avec la Mer, il fallut chercher un Havre , mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le Large & de mettre nos voiles au Vent pour nous soutenir. La nuit avançoit , une Pluyë mêlée de Grêle qui survint tout-à-coup eut bientôt fermé le jour , le Vent nous pouffoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner , & nôtre Chaloupe avoit eû
trop

trop d'affauts pour être en état de soutenir contre un pareil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jettés dans une Baye où le Vent nous tourmentoît encore , & où il n'étoit pas possible de trouver un débarquement ; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit , le mauvais tems augmentoit à chaque minute , & notre Chaloupe aiant été poussée violemment contre quelques Battures, nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous essayâmes pourtant , en jetant à la Mer une partie de ce qui chargeoit la Chaloupe , de retarder l'instant de notre perte. A peine avions-nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de Glaces; cette circonstance redoubloit d'autant plus notre crainte , que ces Glaces étoient furieusement agitées, & qu'elles se brisoient contre nous ; je ne puis nous apprendre où elles nous pouf-



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Cinquième.

MON TRES CHER FRERE.

L n'y a pas huit jours que je vous
 écrivis ma quatrième Lettre , je
 me souviens que je vous promis
sur la fin que je ne tarderois pas à vous
envoier la cinquième , je vous tiens
 pa-

VOYAGES ET NAUFRAGE &c. 79

parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta si fort pendant la Nuit , que toute la Baye fut glacée , & notre Chaloupe prise de tous côtés ; envain espérames - nous que quelque coup de Vent la détacheroit , le Froid devint plus violent de jour en jour , les Glaces se fortifièrent , & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avoient pas été jetées à la Mer , & d'apporter nos Vivres auprès de nous. Nous fîmes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin ; le Capitaine & moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes : Les Matelots élevèrent la leur à côté de nous ; & nous construisîmes pour mettre les Vivres , un petit endroit où personne ne pouvoit entrer qu'en présence de tous les autres. C'étoit une précaution nécessaire , & pour prévenir les soupçons qui auroient pu naître contre ceux qui en auroient eu

eût la direction , & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir long-tems plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits : Le pot de fer dans le quel on faisoit chauffer la gaudron nous servoît de chaudière ; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; & pour tout préservatif contre le froid , nous n'avions que nos habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer , il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter , sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu , & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moïen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux , me direz-vous , & l'on n'y peut rien ajouter ;

ter; pardonnez-moi mon cher frère, car dans quelque tems il vous paroîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vû réduit.

Toute notre ressource étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les Glaces fussent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voïage : le hazard seul pouvoit nous apporter du secours dans cet endroit, ç'auroit été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de Vivres, & d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre Nourriture de la manière suivante : le matin nous faisons bouillir dans de la Neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la bou-

lie à l'eau ; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-sept, & par conséquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des Poix au lieu de viande ; & quoique nous n'en prissions chacun que plein un cuëillièr à bouche ; c'étoit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre ; il falloit encore régler quelles seroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Basile, & moi de couper quelque tems qu'il fût, tout le bois nécessaire ; quelques uns se chargèrent de le porter ; & d'autres s'offrîrent à écarter la Neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous ferez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois,
cet

cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, & peut-être croiez-vous qu'il est au dessus de mes forces; vous avez raison dans un sens; mais en faisant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent passage à quantité d'humeurs qu'il seroit dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eû la précaution de me fatiguer extraordinairement lorsque je me suis senti appesanti, ou attaqué de la fièvre; & surtout lorsque j'ai crû être surpris du mauvais air. J'allois donc tous les jours au Bois, & malgré les efforts que l'on faisoit pour écarter la Neige, nous y entrions souvent jusqu'à la ceinture. Ce n'étoit point là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice: les bois qui se trouvoient à notre portée étoient fort branchus, & tellement chargés de Neige, qu'aux premiers coups de hache, elle abbattoit celui qui les

avoit donnés, nous étions tous trois alternativement abbatus, & souvent nous tombions chacun deux ou trois fois ; alors nous continuions l'ouvrage, & quand par des secouffes répétées l'arbre se trouvoit déchargé de neige, nous l'abbattions, le mettions en pièces, & revenions tous les trois à la Cabanne avec chacun notre charge : pour lors nos Camarades alloient chercher le reste, ou plutôt ce qu'il en falloit pour toute la journée ; Nous trouvions ce métier là bien dur, mais il falloit absolument le faire ; & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité ; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conséquemment de frayer une route plus longue. Notre foiblesse devenoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jetées indifféremment

ment nous servoient de lit , la Vermine nous rongeoit , car nous n'avions pas de quoi changer de linge , la fumée & la Neige nous causoient aux yeux des douleurs incroyables , & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle , & nous avions un flûs d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir ; quand nous en aurions sçû la cause , cette connoissance ne nous auroit servi de rien ; il est assez inutile de découvrir le source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le vingt-quatre Décembre , nous fîmes sécher les ornemens de la Chapelle , nous avions encore un peu de vin , je le fis dégeler , & le jour de Noel , je célébrai la Messe ; lorsqu'elle fut finie , je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une espèce de parallèle de ce qu'avoit souffert le Sau-

veur du Monde , avec ce que nous souffrions ; & je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur , & en les assurant que cette offrande étoit un titre pour en obtenir la fin & la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendois , chacun reprit courage , & se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairait à Dieu de nous appeler à lui , ou de nous tirer du danger.

Le premier Janvier une Pluie considérable qui tomba tout le jour , & dont il nous fut impossible de nous garantir , nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés , & la nuit un Vent de Nord très violent nous gêla pour ainsi dire dans notre Cabane , brisa toutes les Glaces de la Baye , & les emporta avec notre Chaloupe ; un nommé Foucault nous apprit cette triste nouvelle par un grand cri , nous *cherchâmes* inutilement à découvrir
l'en-

l'endroit où la Chaloupe avoit été poussée , jugez de nôtre consternation ; cet accident mettoit le comble à notre infortune , & nous ôtoit toute espérance de la voir finir ; j'en sentoïis toutes les conséquences ; je voïois le desespoir s'emparer de tout notre monde ; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller ensuite mourir au pied d'un arbre ; les autres ne vouloient plus travailler , & disoient pour justifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines , puisqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent éviter de mourir. Quelle situation , mon cher frère , le cœur le plus barbare en seroit touché , je verse des larmes en vous la dépeignant , & je vous connois trop sensible aux maux des autres pour penser que nous lisiez ma Lettre sans en être attendri ;

J'eus besoin de rapeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes Camarades ; les meil-

82 VOYAGES ET NAUFRAGE

leures raisons que je leur alléguois , sembloient les impatienter , & leur faire sentir d'avantage le tristesse de leur état. La douceur avec la quelle j'espérois pouvoir les détourner de leur dessein ne produisant aucun effet , je pris un ton que mon Caractère autorisoit ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris , que

„ Dieu étoit sans doute irrité contre
„ nous, qu'il mesuroit les maux qu'il
„ nous envoïoit , aux crimes dont
„ nous nous étions autrefois rendus
„ coupables ; que ces crimes étoient
„ sans doute bien énormes , puis-
„ que la punition en étoit des plus ri-
„ goureuses , & que le plus grand
„ de tous étoit notre desespoir qui,
„ s'il n'étoit bientôt suivi du repen-
„ tir, deviendrait irrémissible. Que
„ sçavez-vous, mes frères, continu-
„ ai-je, si vous ne touchez pas à la
„ fin de votre pénitence ? le tems des
„ plus grandes souffrances est celui
„ de la plus grande miséricorde :
„ ne vous en rendez pas indignes par

„ VOS

„ vos murmures ; le premier devoir
 „ du Chrétien est de se soumettre a-
 „ veuglément aux ordres de son
 „ Créateur ; & vous, Cœurs rebelles,
 „ vous voulez lui résister, vous vou-
 „ lez perdre en un instant le fruit
 „ des maux que Dieu ne vous en-
 „ voye que pour vous rendre dignes
 „ des biens qu'il destine à ses En-
 „ fans ; vous voulez devenir homi-
 „ cides ; & pour vous soustraire à
 „ des souffrances passagères , vous
 „ ne craignez pas de vous précipiter
 „ dans des tourmens qui n'ont de
 „ bornes que l'Eternité. Suivez
 „ donc votre criminelle résolution ,
 „ accomplissez votre horrible des-
 „ sein , j'ai fait mon devoir ; c'est à
 „ vous à penser que vous êtes per-
 „ dus pour toujours. J'espère ce-
 „ pendant , ajoutai-je , que parmi
 „ vous, il y aura du moins quelques
 „ ames assez attachées à la Loi de leur
 „ Dieu , pour avoir égard à ma re-
 „ montrance , & qu'elles se join-
 „ dront à moi pour lui offrir leurs

„ peines , & pour lui demander la
 „ force de les soutenir.

Lorsque j'eus fini, je voulus me retirer , mais tous nos gens m'arrêtèrent, & me prièrent de leur pardonner l'excès du desespoir dans lequel ils étoient tombés, ils me promirent en versant un torrent de larmes , qu'ils n'irriteroient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience , & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour se conserver une vie qu'ils reconnoissoient tenir de Dieu seul , & dont ils n'étoient pas maîtres de disposer. A l'instant chacun reprit son occupation ordinaire ; je fus dans la Forêt avec mes deux Camarades , & les autres, lorsque nous fûmes revenus, allèrent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut rassemblé jé dis qu'ayant encore du vin pour deux ou trois Messes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au St.Esprit les forces & les lumières dont nous avions besoin. Le Temps s'éclaircit le cinq de Jan-

Janvier ; je choisis ce jour-là pour dire la Messe ; j'avois à peine fini , que Mr. Vaillant, & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault, nous communiquèrent la résolution qu'ils avoient prise d'aller à la découverte de la Chaloupe. Je louai beaucoup leur zèle de s'exposer ainsi pour le salut de leurs Compagnons, Dans quelque situation que l'on soit on aime toujours à s'entendre louer ; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorsqu'on les vit revenir avec un air de satisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre ; cette conjecture ne fut pas fautive , car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient aperçu au bord du Bois une petite Cabane, & deux Canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graisse de Loup-Marin, & une hache qu'ils apportoitent, & que l'impatic-

ce d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêchés d'aller plus loin. J'étois dans le Bois lorsqu'ils revinrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétèrent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'espérance & la joye dans mon cœur. Je saisis cette occasion pour exalter les soins de la Providence sur ceux qui s'y abandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grâce à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on est près du précipice, & plus on a de reconnoissance envers son Libérateur; vous pouvez penser si la nôtre fut vive: peu de jours auparavant nous nous croions perdus sans ressource, & lorsque nous desespérions de recevoir aucun secours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages
dans

dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous secourir lorsqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cette découverte renouvela le courage de ceux qui l'avoient faite ; ils partirent le lendemain , remplis de cette confiance que donnent les premiers succès ; ils comptoient retrouver notre Chaloupe , leur espoir ne fut pas trompé ; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'appercûrent au Large, & en revenant ils trouvèrent & prirent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid , nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces , & celles qui l'environnoient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de la tirer à bord ; cent hommes n'en feroient venus à bout que très-difficilement,

encore,

encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin , il y avoit apparence que ceux aux quels appartenoient les deux Canots avoient une Chaloupe , où bien un autre Bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre Cabanne , à peine eûmes-nous fait cinquante pas que le froid faisoit Maître Foucault au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter ; & lorsqu'il fut dans la Cabane il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maître-Charpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se confesser , & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vingt-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croions déjà voir arriver ceux
de

le qui nous espérons notre salut; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinoit, les desseins de sa Providence sont impénétrables, & quoique les effets nous en soient contraires; nous ne pouvons sans blasphème les accuser l'injustice; ce que nous appelons mal est souvent un bien selon les vues de notre Créateur; & soit qu'il nous récompense, ou nous punisse, soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu, mon cher frère, j'attens de vos nouvelles; ma Lettre est assez longue: je veux vous laisser me plaindre quelque tems; c'est un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié.

Je suis & serai toujours

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récollet.

De Paderborn le 28. Février

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Sixième.

MON TRES CHER FRERE.

JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous sommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de pen-

penſer pour moi ne me permet pas de croire que ce retard ſoit cauſé par du refroidiſſement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indifpenſables, & pour vous montrer que je ne vous fais pas un crime de votre ſilence, je me mets une troiſième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février ſoutenus par l'eſpérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit réſolu autrement ; & c'eſt, mon cher frère ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le ſeize, le Sr. de Freneuſe notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Boſſeman ſe confeſſa, & quitta cette vie avec une réſignation admirable.

Vers le ſoir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature : il y avoit pluſieurs jours qu'il

se dispoſoit à paroître devant Dieu ; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penſer à mettre ordre à ſa conſcience ; je l'aidai dans ce travail : il fit une confeſſion générale, & le repentir qu'il me parut avoir de ſes fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître-Cannonier tomba la nuit ſuivante dans une foibleſſe dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Boſſeman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres ; j'eus ſoin de le diſpoſer à faire abjuration ; il étoit Calviniſte, & je vous avoué qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique : heureuſement la bonté de la Cauſe que je deffendois me tint lieu des talens néceſſaires pour la deffendre ; les Prétendus-Réformés ſont bien inſtruits, il faut en convenir ; je fus vingt-fois étonné des raifonnemens de ce Robert ; quel dommage que le fondement du Calviniſme ſoit appuyé ſur un faux principe ! je m'explique , quel dommage que les Cal-
vini-

vinistes ne soient pas de la Communion Romaine ! Avec quels succès ne deffendroient-ils pas la bonne Cause, puisqu'ils soutiennent si vigoureusement la mauvaise.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croiance que la nôtre. Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration; répéta sa profession de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit soufferts dans celle-ci. A mesure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane; il y avoit sans doute de l'imprudence à déposer nos Morts si près de nous; mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin : d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la

corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent l'allarme partout. Quelque malheureux que soit un homme , il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines , en le privant de la vie. Les uns regrettoient leurs Femmes & leur Enfans, & pleuroient sur l'état de misère dans le quel leur mort plongeroit leur Famille ; les autres se plaignoient au Ciel de se voir enlever à la vie dans un age où l'on commence seulement à en jouir ; quelques-uns sensibles aux charmes de l'Amitié , attachés à leur Patrie , & destinés à des Etablissmens également agréables & avantageux jettoient des cris qu'il étoit impossible d'entendre sans verser des larmes : chaque mot qu'ils prononcoient me perçoit le cœur ; à peine me restoit-il la force de les consoler : je joignis d'abord
mes

mes larmes aux leurs ; je ne pouvois sans injustice leur refuser cette consolation ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti ; & je n'en voiois point de plus convenable que de laisser passer les effets de leurs premières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner dans leur douleur ? C'est vouloir étouffer la Nature que de lui imposer silence dans une occasion où elle seroit méprisable si elle étoit insensible,

Les circonstances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuses ; se voir mourir, voir mourir ses amis sans être en état de les secourir, être incertain du sort des treize personnes dont le Canot avoit été brisé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous ; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la Vermine, aveuglés con-

tinuellement ou par la Neige ou par la fumée : voilà notre état , chacun de nous étoit l'image de la Mort, nous frémissions en nous regardant ; & ce qui se passoit en moi justifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur est violente , moins elle dure , & l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui fuit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre , & qui est la marque d'une plus douleur excessive ; j'essaiai de les consoler , & voici à-peu-près ce que je leur dis :

„ Je ne puis condamner vos plain-
 „ tes, mes cher Enfans, & Dieu les
 „ écouterà sans doute favorablement :
 „ Nous avons plusieurs fois dans no-
 „ tre malheur senti des effets de
 „ ses bontés. Notre Chaloupe ou-
 „ verte de tous côtés, & toutes fois
 „ soutenue & conservée pendant la
 „ nuit de notre Naufrage ; la réso-
 „ lution

„ lution des vingt-quatre hommes qui
 „ se sont sacrifiés pour notre salut ; &
 „ sur tout la découverte des deux Ca-
 „ nots sauvages , sont des événemens
 „ qui prouvent manifestement la pro-
 „ tection que Dieu nous accorde. Il
 „ ne nous distribuë ses faveurs que
 „ par degrés, il veut avant d'y mettre
 „ le comble que nous nous en ren-
 „ dions dignes par notre résignation
 „ à souffrir les maux qu'il lui plaira de
 „ nous envoyer. Ne des espérons pas
 „ de sa Providence, elle n'abandon-
 „ ne jamais ceux qui se soumettent
 „ entièrement à ses volontés. Si Dieu
 „ ne nous délivre pas en un instant,
 „ c'est qu'il juge à propos de se ser-
 „ vir pour cet effet de moiens qui
 „ paroissent naturels ; il a déjà com-
 „ mencé en conduisant le Sieur Vail-
 „ lant & Maître Foucault vers le lieu
 „ où sont les Canots, soions sûrs qu'il
 „ voudra bien achever cet ouvrage.
 „ Pour moi je ne doute pas qu'il ne
 „ destine ces Canots à notre délivran-
 „ ce, Cefecours, mes chers Enfans, ne

„ peut tarder à nous être offert, nous
 „ touchons au mois de Mars , c'est
 „ le tems au quel les Sauvages vien-
 „ dront prendre leurs Canots , le
 „ terme n'est pas long, ayons patien-
 „ ce, & redoublons d'attention pour
 „ découvrir l'arrivée de ceux dont
 „ nous espérons du secours. Ils ont
 „ sans doute une Chaloupe ; prions
 „ Dieu qu'il les dispose à nous y don-
 „ ner place, il tient en ses mains les
 „ cœurs de tous les Hommes il
 „ attendrira pour nous ceux de ces
 „ Sauvages, il excitera leur compas-
 „ sion en notre faveur, & notre con-
 „ fiance en ses bontés joint au sacri-
 „ fice que nous lui ferons de nos pei-
 „ nes nous méritera ce que nous lui
 „ demandons.

Alors je me jettai à genoux, & ré-
 citai quelques prières qui convenoient
 à notre situation, & à nos besoins ;
 tout le monde m'imita, & personne
 ne pensa plus à ses maux que pour les
 offrir à Dieu. Nous fûmes assez tran-
 quilles jusqu'au cinq de Mars ; nous
 voyions

voyions avec joye approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher , mais Dieu vouloit encore nous affliger , & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le fix Mars jour des Cendres vers deux heures après minuit, une grosse Neige poussée par un Vent de Nord très violent mit le comble à notre malheur ; elle tomboit en si grande quantité, qu'elle rémplit bien-tôt notre Cabane, & nous obligea de passer dans celle des Matelots où elle n'entroit pas moins que dans la nôtre, mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large ; notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moïen d'en faire , & pour nous échauffer nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous ferrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mercredi vers huit heures du matin, nous y portâmes nos couvertures, & un petit Jambon crû que nous mangeâmes aussitôt que nous

nous y fîmes entrés ; nous jettâmes ensuite la Neige dans un coin de la Cabane, nous étendîmes, la grande couverture par terre, nous nous mîmes tous dessus, & les lambeaux des petites servirent à nous garantir de la neige, beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu, & sans boire ni manger autre chose que de la Neige jusqu'au Samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim ; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Matelots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entièrement gelées : nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon, car le froid fut si vif le Mercredi, le Jeudi & le Ven-

Vendredi, que l'homme le plus dur seroit mort infailliblement s'il étoit seulement sorti de la Cabane pendant dix minutes. Nous en jugerez par ce que je vais vous dire: le tems s'étant un peu radouci le samedi, je me déterminai à sortir; Leger, Basile, & Foucault voulurent me suivre, nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Basile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette sortie, & moururent peu de jours après.

Il ne nous fut pas possible d'aller jusqu'au Bois, la Neige le rendoit inaccessible, & nous aurions risqué de nous perdre si nous avions voulu forcer cet obstacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & pensa paier de sa vie ce petit soulagement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une si cruelle altération, & dévorés par une ardeur si violente, que nous

nous

nous croïons à tout moment sur le point d'en être consumés.

Le dimanche dix, Messieurs Fürst, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit assez beau, pour aller chercher un peu de bois; nous étions les seuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endureâmes, & la fatigue qu'il nous fallut essuier en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres : heureusement nous tinmes bon contre l'un & l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort-claire qui nous desaltéra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir, & cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Fürst, Léger, & à moi qu'il étoit à propos de retourner dans notre Cabanne, elle étoit plus petite

&

& parconséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de Neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les Glaces & la Neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous servir de lit; nous allâmes chercher du bois; & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant fils qui avoient les jambes & les mains gelées: Monsieur le Vasseur, Basile & Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se trainer sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après la mort.

Le

110 VOYAGES ET NAUFRAGE

Le dix-sept Basile perdit connoissance & mourut le dix-neuf.

Foucault qui étoit d'une constitution robuste & qui avoit de la jeunesse souffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il se donnoit pour se deffendre contre la Mort nous faisoient trembler; & je n'ai guères vu de spectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions; & j'espère de la Bonté Divine que mes soins n'aurent pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos Vivres commençoient à tirer à leur fin; nous n'avions plus de farine; il nous restoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas sept livres de chandelles; ni autant de Lard, & le Jambon qui nous restoit ne pèsait tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penser à chercher d'autres moïens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr. Fürst notre second Capitaine étoit hors d'état de sortir, chercher à Mer basse des co-

quil-

quillages ; le tems étoit assez beau ; nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin sur un Ban de sable des espèces d'Huîtres dont la coquille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire provision ; mais elles nous coûtoient bien cher , car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & presque gelés. Je ne me dissimulois pas le danger qu'il y avoit à réitérer trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentois les conséquences, mais que faire ? il falloit vivre ou plutôt retarder de quelques jours le moment de notre mort :

Nos Malades empiraient tous les jours ; la Cangrène s'étoit mise dans leur jambes, & personne ne pouvoit les panser ; je me chargeai de ce soin ;

il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette Charité qui est la baze de notre sainte Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, & quoique le tems auquel je pansois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne ralentis les soins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma septième Lettre de quelle nature étoient leurs playes , & vous jugerez si la répugnance que j'avois eüe d'abord à les panser étoit bien fondée , ou plutôt vous verrez si elle n'étoit pas excusable à la première réflexion. Je fus bien récompensé de mes peines ; la reconnoissance de nos Malades n'est pas concevable ; „ Quoi, me disoit l'un, „ vous vous exposez à la mort pour „ nous conserver à la vie ; laissez- „ nous

„ nous à nos docteurs ; vos soins
 „ peuvent bien les adoucir , mais ils
 „ ne les dissiperont jamais. Retirez-
 „ vous, me disoit l'autre, & ne pri-
 „ vez pas ceux qui ne doivent point
 „ mourir de la consolation de vous
 „ avoir avec eux ; aidez-nous seule-
 „ ment à nous mettre en état d'aller
 „ rendre compte à Dieu des jours
 „ qu'il nous a laissés, & fuyez ensuite
 „ l'air corrompu que l'on respire
 „ auprès de nous.

Vous jugez bien que leurs instan-
 ces furent de nouveaux liens qui
 m'attachèrent auprès d'eux, elles aug-
 mentoient le plaisir que l'on sent à fai-
 re ce que l'on doit, & me donnoient
 les forces & le courage dont j'avois
 besoin.

Adieu, mon frère, je n'ai pas le
 tems de vous en dire davantage ; d'ail-
 leurs je suis bien aise de recevoir de
 vos nouvelles avant de finir ma Rela-
 tion, & d'apprendre l'effet que mes

114 VOYAGES ET NAUFRAGE

trois dernières Lettres auront produit sur votre cœur, & sur celui des Personnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je suis toujours avec la même amitié

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL;
Récolet.

De Paderborn le 28. Mars

1742.

VOYA-



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Septième.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

JE suis bien aise de voir que vos occupations aient été les seules causes de votre silence ; je n'en n'ay jamais soupçonné d'autres, & je vois avec plaisir que je ne me suis pas

H 2

trompé

trompé. Mes trois dernières Lettres
 v'ous ont, dites-vous, autant touché
 que les précédentes; & ont augmenté
 la curiosité de ceux qui les ont
 vûes; cela me flatte beaucoup; &
 m'engage à me dépêcher de vous en-
 voier le reste de ma Relation; j'espère
 que vous en aurez la fin, vers le dix-
 huit du mois de May à moins que je
 ne sois obligé de faire quelque voyage
 auparavant; quoiqu'il en soit, vous
 pouvez compter que ce sera le plu-
 tôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pou-
 voient éviter la mort; ils se sentoient
 eux mêmes; & quoiqu'ils y parussent
 disposés, je ne me crus pas dispensé
 de les servir dans les derniers jours de
 leur vie. Je faisois soir & matin la
 prière auprès d'eux; ensuite je les
 confirmois dans la soumission qu'ils
 avoient à la volonté du Ciel. „ Off-
 „ rez vos souffrances à Jesus-Christ,
 „ leur disois-je, elles vous rendront
 „ dignes de recueillir le fruit du sang
 „ qu'il a versé pour le salut du Gen-

„ re

„ re Humain ; cet Homme-Dieu est
 „ le parfait modèle de cette patience
 „ & de cette résignation que j'admi-
 „ re en vous ; votre exil est sur le
 „ point de finir , & quelles graces
 „ n'avez-vous pas à rendre au Sei-
 „ gneur de vous avoir fourni par un
 „ Naufrage les plus sûrs moïens d'ar-
 „ river au Port du Salut ! Vous lais-
 „ sez, il est vray, des Femmes qui at-
 „ tendent tout de vous, mes chers a-
 „ mis, vous laissez des Enfans dont
 „ l'établissement devoit être votre ou-
 „ vrage, mais espérez en Dieu, c'est
 „ un bon Père, il n'abandonne ja-
 „ mais les Siens, & soiez sûrs qu'en
 „ vous appelant à lui , il n'oubliera
 „ pas qu'il vous enlève à des Familles
 „ qui auront besoin après votre mort
 „ des soins de sa Providence. Il a pro-
 „ mis lui-même d'être le soutien de
 „ l'Orphelin & de la Veuve, sa parole
 „ est stable, ses promesses ne sont ja-
 „ mais sans effets , & par vos souf-
 „ frances vous meritez particulière-
 „ ment qu'il jette sur vos Femmes &

„ sur vos Enfans un regard favora-
 „ ble, & qu'il fasse pour eux beau-
 „ coup plus que nous n'auriez fait
 „ vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me répondoient qu'en m'assurant que toute leur espérance étoit en Dieu, & qu'elle étoit si ferme qu'ils se voioient prêts à quitter le monde sans penser à ceux qu'ils y laissoient que pour les recommander à sa Divine protection.

Lorsque j'avois fini de leur parler des choses spirituelles, je songeois à panser leurs playes; je n'avois que de l'urine pour les nettoier; je les couvrois ensuite de quelques morceaux de linge que je faisois sécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois sûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répendoient un air infecté aux environs même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés & leurs mains étoient entièrement déchar-
 nées.

nées. J'étois obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qui en sortoit étoit si grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque instant pour n'en n'être point suffoqué. Ne croiez pas, mon cher frère, que je vous en impose, Dieu m'est témoin que je n'ajoute rien à la vérité, & que la chose est encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expressions sont au-dessous d'une situation pareille à celle où je me trouvois alors. Que de choses touchantes n'aurois-je pas à vous dire, si je voulois vous rapporter les discours de ces pauvres malheureux ! je tâchois sans cesse de les consoler par l'espérance d'une récompense éternelle, & je joignois souvent mes larmes à celles que je leur voïois répandre.

Le prémier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots sauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin : Je me reposois sur un arbre que j'avois

abbattu, lorsqu'il me sembla entendre
 un coup de fusil; comme nous avions
 plusieurs fois oui le même bruit,
 & qu'il ne nous avoit pas été possi-
 ble de découvrir ni d'où il parloit, ni
 ce que c'étoit, je n'y fis pas grande
 attention. Vers dix heures je revins
 à la Cabane pour prier Mr. Fürst de
 venir m'aider à apporter ce que j'a-
 vois coupé de bois; je lui contois en
 marchant ce que j'avois crû entendre,
 & je regardois en même tems si je ne
 verrois pas revenir Mr. Leger. Nous
 avions à peine fait deux cens pas, que
 j'apperçus plusieurs personnes; je
 courrus à leur rencontre, & Mr. Fürst
 se dépêcha d'aller apprendre cette
 heureuse nouvelle à nos Malades.
 Lorsque je fus à portée de distinguer
 les objets, je vis un Sauvage avec une
 femme que Mr. Leger nous amenoit.
 Je parlai à cet homme, il me répon-
 dit, & me fit ensuite plusieurs que-
 stions auxquelles je satisfis comme
 je le devois. A la vûe de notre Ca-
 bane il parut surpris & touché de
 l'ex-

l'extrémité dans la quelle nous étions réduits ; il nous promit que le lendemain il reviendrait , qu'il iroit à la Chasse , & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque instant grace au Ciel du secours qu'il venoit de nous envoyer. Le jour parut, & sembloit nous apporter le soulagement qui nous avoit-été promis la veille ; mais notre espérance fut trompée ; la matinée se passa, & le Sauvage ne tint point sa parole. Quelques-uns se flattoient qu'il pourroit venir après midi ; pour moi qui soupçonnois la cause de son retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller jusqu'à sa Cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il hésitoit dans sa réponse de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traversé. Nous partîmes, mais jugez de notre consternation ; à notre arrivée nous ne

trouvâmes plus ni le Sauvage ni son Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne, & par conséquent la mala die : la fuite de celui-ci partoît de cette crainte excessive qui est particulière à cette Nation, l'étalage de nos Morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effrayé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir sa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allâssions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du secours.

Quoique ce contre-tems nous affligéât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avoit pas eu un second Canot ; mais il falloit pren-

prendre des mesures pour empêcher que ceux aux quels il appartenoit ne nous échapassent: Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joüé, n'avertît son Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui persuadât d'aller prendre son Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous secourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus; pas une des deux occasions que nous avions eûes de nous sauver ne nous auroit servi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un arbre de façon qu'il n'étoit pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à le détacher.

Quelques jours se passèrent dans
l'at-

l'attente du Sauvage au quel ce Canot appartenoit ; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois Malades moururent.

Le sept au soir, Mr. le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voyant que le secours même du Sauvage que nous attendions leur seroit inutile, puisqu'ils étoient hors d'état de marcher, se mirent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il en possible d'imaginer ; sa patience égala toujours ses douleurs : il étoit âgé de seize ans ; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit son père ; sa jeunesse ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie ; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt

tôt ils se servirent de modèles l'un à l'autre ; mêmes douleurs , même patience , même résignation ; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort ? ils me faisoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler, qu'ils en avoient à souffrir. Avec quel respect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion , & de la miséricorde du Seigneur ? dans quels termes ne m'exprimoient-ils pas leur reconnaissance ? c'étoit bien les deux plus belles âmes , & les deux meilleurs cœurs que j'aie connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes ; pour empêcher que la Cangrène ne gagnât plus haut ; vous jugez bien que ses prières furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitoit, & je lui représentai que je n'avois point d'instrument propre à cette opération , & que quand même je vou-

drois

drois la risquer , loin de le soulager, elle ne feroit qu'augmenter ses douleurs , sans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ses affaires , il écrivit à ses Parens de la manière du monde la plus touchante, & rendit son esprit à Dieu le treize vers le soir , agé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien , & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine , ensuite Mousquetaire , & aujourd'hui Lieutenant de Roi à *Montréal* où il jouit d'un bien considérable.

La Mort de ces trois Victimes de la faim & du Froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainsi dire, à charge ; j'avois pour eux une tendresse de père , & j'étois païé d'un parfait retour ; cependant en réfléchissant que si le Sauvage étoit arrivé lorsqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laisser dans la Cabane seuls & sans secours , ou perdre l'occasion de partir , je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir

voir épargné en appelant à lui tous nos Malades une si cruelle alternative. Dailleurs nous n'avions plus de Vivres, il ne nous restoit que le petit Jambon dont je vous ai parlé, nous craignons d'y tóucher, & nous nous contentions de quelques coquillages que Léger & moi allions ramasser de tems en tems sur les bords de la Mer. Notre foiblesse augmentoit de jour en jours & nous avions peine à nous soutenir lorsque je pris la résolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, & de nous servir pour cet effet de leur Canot : nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres, & fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut possible : je sçavois parfaitement cannotter, c'étoit un grand avantage pour exécuter notre dessein, & même, pour nous exposer, en cas que nous ne pussions trouver les Sauvages, à courir le risque de traverser avec le Canot ; c'étoit notre dernière ressource : quand il s'agit de conserver la vie on s'expose volontiers à

tout.

tout. Il étoit sûr qu'en dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en passant la mer nous ne risquions pas d'avantage , & nous pouvions espérer que cette tentative nous réussiroit.

Tout fut prêt le vingt-six Avril ; nous fîmes cuire la moitié du Jambon ; nous en prîmes d'abord le bouillon , & comptons réserver la viande pour notre route ; mais sur le soir la faim nous pressa si fort , que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain , nous n'eûmes pas plus de force que la veille , & le vingt-huit nous nous vîmes sans ressource , & sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints , ensuite nous nous jettâmes à genoux , & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette prière.

„ Grand Dieu , si c'est votre vo-
 „ lonté que nous aïons le même sort
 „ que les quatorze personnes qui ont
 „ péri

33 péri sous nos yeux , ne tardez
 33 point à l'accomplir ; ne permettez
 33 pas que le desespoir nous surmonte,
 33 appelez nous à vous tandis que
 33 nous sommes résignés à sortir de ce
 33 monde sans regret. Mais, Seigneur, si
 33 vous n'avez pas encore résolu notre
 33 mort , envoyez nous du secours , &
 33 donnez-nous la force de supporter
 33 sans murmure les afflictions que
 33 votre justice nous prépare encore,
 33 afin que nous ne perdions pas en
 33 un instant le fruit de la soumission
 33 que nous avons eue jusqu'à pré-
 33 sent pour les décrets de votre Pro-
 33 vidence.

Je finissois ma prière lorsque nous
 entendîmes un coup de fusil au quel
 nous répondîmes bien vite ; nous
 jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage
 auquel appartenoit le Canot que nous
 avions ; il vouloit voir si quelqu'un
 de nous étoit encore en vie , & s'en
 étant apperçu par notre coup de fu-
 sil , il alluma du feu pour passer la
 nuit ; il ne nous croioit pas en état
 1 d'aller

d'aller le joindre , & n'avoit assurément pas envie que nous le fissions , car aussitôt qu'il nous vit , il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué , & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes , nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avoit fallu traverser une Rivière assez grosse & déglacée depuis quelques jours ; nous vîmes les traces de sa fuite , nous les suivîmes avec une fatigue incroyable , & qui auroit été inutile si ce Sauvage n'avoit été contraint de ralentir sa marche pour que son fils agé d'environ sept ans pût le suivre : Cette circonstance fit notre salut ; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos Malades étoient morts ; cette question qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne véussent encore , ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation , & du risque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je
ne

ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à sa demande, & sans autre compliment je le pressai de nous donner des Vivres & pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister; nous étions deux contre un; bien armés, & encore plus résolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoua qu'il avoit un Ours presque entier, & qu'il ne refusoit pas de le partager avec nous. Lorsque nous fûmes à l'endroit où il avoit caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi; ensuite nous fîmes prendre le reste au Sauvage & à sa femme & les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé Mr. Fürst. Ce Pauvre homme nous attendoit avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il étoit prêt d'expirer; vous pouvez imaginer quelle fut sa joye lorsque nous lui dîmes que nous avions des Vivres & du secours; Il mangea d'abord un morceau de l'Ours, nous mîmes le pot au feu & prîmes du bouillon pendant toute la

nuit que nous passâmes sans dormir de peur que le Sauvage qui n'avoit pas voulu coucher dans la Cabane ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cet homme qu'il falloit absolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la Chaloupe sur la quelle il avoit traversé ; & pour l'engager à ne pas nous refuser ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal , s'il tardoit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vite travailler à construire un traineau sur lequel il mit son Canot ; il nous fit signe à Leger & à moi de le traîner, il vouloit sans doute nous fatiguer & nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pu le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenoit de ménager ce Sauvage , & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes ;

je

je vous dirai dans ma huitième Lettre
quelles furent ces précautions, & je
crois qu'elle suffira pour vous ap-
prendre la fin de mon Naufrage, &
mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait
attachement

MON CHER FRÈRE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 24. Avril
1742.



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Huitième.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

JE vous aurois envoyé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'a-
vois été obligé d'aller passer quelques semaines à la Campagne; je n'ai
pû pendant toute cette absence trou-
ver

ver un seul quart d'heure que je fusse le maître d'employer à achever de contenter votre curiosité ; je revins seulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques visites ; vous sçavez qu'il y en a d'indispensables , & je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de sa Femme qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin , mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'Enfant qu'ils avoient seroit trop fatigué dans cette route , qu'il falloit le mettre dans le Canot, & que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses Enfans, & qui ne l'accepte avec plaisir. Le Fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ses Parens ; nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige , dans l'eau , ou dans les glaces , notre fatigue étoit

extrême , mais l'espérance du fruit qui devoit nous en revenir nous soutenoit , & nous donnoit du courage ; il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau , nous succombâmes , & le Sauvage touché de notre épuisement , prit le Canot sur ses épaules , le porta jusqu'à la Mer , & y fit d'abord entrer sa femme & son fils ; il fut alors question de sçavoir qui de nous embarqueroit ; le Canot ne pouvoit contenir que quatre personnes , & par conséquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à rester , & je dis à Messieurs Fürst & Leger de convenir ensemble lequel des deux partiroit ; chacun vouloit avoir la préférence sur l'autre , & craignoit d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse ; Pendant qu'ils dispuoient , le Sauvage me fit signe d'avancer , & après m'avoir dit qu'il imaginoit bien la cause de l'espèce de dispute qui s'étoit levée entre mes deux Camarades

des, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans son Canot, & sans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui, & gagna le Large.

Mrs. Fürst & Leger se crurent alors perdus ; leurs cris exprimoient leur desespoir ; je n'y pus résister, & je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pûsse dire un mot de consolation à mes Camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'aussitôt que je serois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoissoient incapable de me rendre parjure, les assurances que je leur donnai les consolèrent, & ils nous virent reprendre le Large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre ;
Le Sauvage prit son Canot sur les

Dans l'instant nous courrûmes vers l'endroit où je sçavois qu'il s'étoit enfui , mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit basse & bordée de sable , nous fûmes arrêtés quelque tems ; nous ne laissâmes pourtant pas de continuer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piste du Sauvage qui avoit quitté ses raquettes, ne croyant pas sans doute que j'eusse pû le suivre jusques-là. Cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin jusqu'à sa Cabane ; nous redoublâmes de vitesse, & lorsque nous fûmes auprès du Bois nous entendîmes un coup de fusil ; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que si celui qui l'avoit tiré étoit le Sauvage que nous poursuivions, il ne remît ses raquettes pour fuir avec une nouvelle vitesse dès qu'il nous sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher & peu de tems après le premier coup

coup de fusil, nous en entendîmes un second ; celui-ci nous fit soupçonner que le Sauvage avoit envie d'allumer du feu dans cet endroit, & de s'y reposer avec sa femme & son fils, mais qu'il vouloit auparavant s'assurer que personne n'étoit à sa suite. Cette conjecture étoit fautive comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisième dont nous vîmes l'amorce ; point de réponse de notre part : nous avançâmes en silence. Sur notre chemin nous trouvâmes une Chaloupe à laquelle on avoit travaillé la veille, & vingt pas plus loin nous vîmes une grande Cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenoit à notre situation ; le ton de suppliant étoit le seul qui nous allât ; nous le prîmes d'abord, mais l'Ancien qui parloit françois ne voulut jamais permettre que nous le continuassions ; „ Tous les hommes ne sont ils pas „ égaux, nous dit-il, du moins ne „ doi-

142 VOYAGES ET NAUFRAGE

55 doivent ils pas l'être ? Votre mal-
 55 heur est un titre qui vous rend re-
 55 spectables ; & je regarde comme
 55 une faveur du Ciel de m'avoir four-
 55 ni, en vous conduisant ici une occa-
 55 sion de faire du bien à des gens
 55 que l'infortune persécute encore.
 55 J'exige seulement de vous ; que
 55 vous m'appreniez ce qui vous est
 55 arrivé depuis que vous avez été
 55 jetés sur cette Isle ; je serai bien
 55 aise de m'attendrir avec vous sur
 55 vos peines passées : ma sensibilité
 55 sera pour vous une consolation
 55 de plus.

En même tems il ordonna que l'on
 fit cuire notre viande avec des poix
 & qu'on n'épargnât rien pour nous
 prouver que l'humanité est aussi bien
 une vertu des Sauvages Américains
 que des Peuples les plus civilisés. Lors-
 que cet Ancien eût donné ses ordres ;
 il nous pria de satisfaire sa curiosité ;
 je tachai de n'oublier aucune des cir-
 constances que vous sçavez avoir
 accompagné notre malheur ; & après
 avoir

avoir fini mon récit; je priai ce Vieillard de me dire pourquoi , les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune; avoient refusé de nous secourir.

„ Les Sauvages, me dit-il, trem-
 „ blent au seul nom de maladie; &
 „ tous mes raisonnemens n'ont en-
 „ core pu dissiper cette terreur
 „ dont ceux que vous voiez dans
 „ cette Cabane sont remplis. Ce
 „ n'est pas qu'ils soient insensibles
 „ aux maux de leurs Frères; ils vou-
 „ droient pouvoir les soulager, mais
 „ la crainte de respirer un air cor-
 „ rompu s'oppose aux mouvemens
 „ de leur cœur naturellement porté
 „ à la compassion. Ils craignent la
 „ mort, non pas comme le commun
 „ des Hommes, mais à un tel point
 „ que pour l'éviter, je ne sçai s'ils
 „ ne se rendroient pas coupables des
 „ plus grands crimes. Voilà, dit-il
 „ en me montrant un Sauvage qui
 „ étoit derrière les autres, celui
 „ qui vous a manqué de parole,
 „ il

„ il vint ici vers le commence-
 „ ment du mois, & nous conta la
 „ triste situation où il avoit vû des
 „ François qu'il croïoit morts alors,
 „ & aux quels il auroit volontiers
 „ donné du secours si la corruption
 „ n'avoit pas été parmi eux: Voilà
 „ l'autre, continua l'Ancien en me
 „ montrant celui après lequel j'avois
 „ courru ; il en arrivé ici une heu-
 „ re avec avant vous, pour nous a-
 „ vertir qu'il y avoit encore trois
 „ François vivans, qu'ils n'étoient
 „ plus dans le voisinage de leurs
 „ Morts, qu'ils se portoient bien,
 „ & qu'il croïoit qu'on pouvoit les
 „ secourir sans craindre qu'ils ap-
 „ portassent avec eux le mauvais
 „ air ; nous avons délibéré un in-
 „ stant ; ensuite nous avons envoïé un
 „ Sauvage vers l'endroit où vous
 „ étiez pour vous indiquer par
 „ trois coups de fusil le lieu de
 „ notre demeure. Au reste vos
 „ Malades nous ont seuls empêchés
 „ de vous aller secourir, & peut-
 être

„ être y serions - nous allés , si l'on
 „ ne nous avoit assuré que le secours
 „ que nous pourrions vous envoyer
 „ ne vous serviroit de rien , & pour-
 „ roit nous apporter un grand dom-
 „ mage , puisque votre Cabane étoit
 „ environnée & remplie d'un air in-
 „ fecté qu'il seroit très dangereux de
 „ respirer.

Un pereil discours dans la bouche
 d'un homme qui faisoit partie d'une
 Nation qu'un faux Préjugé nous fait
 croire incapable de penser & de rai-
 sonner ; & à la quelle nous ôtons in-
 justement le sentiment & l'expression,
 me surprit beaucoup. Je vous avoue
 même que pour avoir des Sauvages
 l'idée que je vous en donne , il ne m'a
 pas fallu moins que les entendre.

Lorsque ce viellard eut fini , je tâ-
 chai de lui exprimer toute la recon-
 noissance dont nous étions pénétrés ;
 je le priai d'accepter mon fusil que sa
 bonté & les ornemens dont il étoit
 couvert rendoit préférable à tous ceux
 qui étoient dans la Cabane : je lui

dis ensuite que la fatigue avoit empêché un de nos Camarades de nous suivre, & que ce seroit mettre le comble à ses bienfaits s'il vouloit envoyer audevant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles ; les Sauvages craignent de sortir la nuit, & personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Monsieur Fürst. On me promît pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine : l'Ancien s'en apperçut, & me dit pour me consoler, qu'il seroit assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité ; qu'il n'avoit point de fusil pour faire entendre où il étoit, & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monsieur Fürst passa dont la nuit sur la Neige où Dieu seul put le garantir de la mort, car dans la Cabane même nous endurâmes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils se couchent ; ils n'ont pas même
de

de couvertures , & par conséquent nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le lendemain, comme nous nous disposions à aller au devant de Monsieur Fürst , nous le vîmes arriver ; nos traces l'avoient guidé , & pour nous joindre il avoit profité du tems auquel la Neige durcie par le froid de la nuit , ne cède pas au poids de ceux qui marchent dessus ; notre premier soin fut de le réchauffer , nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture , & nous nous témoignâmes réciproquement le plaisir que nous avions de nous voir réunis.

Nous passâmes avec les Sauvages le vingt-neuf & le trente Avril ; ils sembloient être jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention , & ils tâchoient de se surpasser les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours & de Caribou ne nous manqua point pendant ces deux jours , & l'on avoit soin de nous donner les endroits les plus délicats ; je ne

J'ai si les devoirs de l'hospitalité sont mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages, du moins suis-je tenté de croire que ceux-ci les remplissent de beaucoup meilleure grâce.

Le premier de May, ils mirent la Chaloupe à l'eau ; nous embarquâmes tous ; & mîmes à la voile. Le Vent nous manqua vers midi ; environ à six lieues de la grande terre : ce contre-temps m'affligeoit ; je craignois de ne pouvoir secourir assez tôt ceux de nos Camarades qui étoient restés dans le lieu de notre Naufrage ; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'essayai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoyer du Tabac & de l'Eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe aussitôt que je serois arrivé chez les François ; quelque envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de me rien promettre ; & ce
en

ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignoit qu'un trajet de six lieues ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous exposer à périr, Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du soir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des François; le premier que j'y aperçus fut Monsieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye*, mon ami, & Maître de ce Poste; je ne pouvois tomber en de meilleures mains: je trouvois dans un seul homme le desir sincère & le pouvoir réel de me rendre service. Il ne me reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dis d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos libérateurs eut de l'Eau-de-vie & du Tabac. Ils

n'arrivèrent n'a que sur les dix heures du matin ; jusqu'à ce tems je fis à Monsieur Volant le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, & j'insistai expressément sur le sort des vingt-quatre hommes qui étoient au Naufrage : mon ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans le peine. Aussitôt il arma une Chaloupe pour aller les secourir , & pour tâcher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux environs du lieu de notre Naufrage , il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés ; en même tems il vit quatre hommes qui se jettèrent à genoux , & qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient sur le bord du tombeau , & leurs plaintes percèrent le cœur de Monsieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture,

riture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie.

Mon ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison : il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé ; l'un d'eux nommé Tourillet contre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de *l'Isle de Rhé* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les soins qu'on prit d'eux les rétablirent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apper-

cut vers la Côte deux hommes qui paroissoient avoir été noïés, & quelques débris d'un Canot : il avança pour s'assurer de ce qu'il appercevoit ; & par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit ; personne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du Canot sont morts de faim & de froid, puisque mon ami vit à quelque distance de la Mer une espèce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient descendus à terre, & que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étoient morts misérablement.

Je crois qu'il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorsque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage ; vous devez bien penser que cette entrevue fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embrassés, je leur demandai comment

ment ils avoient pû vivre jusqu'à-
présant , & de quelle manière les
autres étoient morts ; ils me dirent
que le froid & la faim leur avoient
enlevé une partie de leurs Camara-
des , & que l'autre avoit été rongée
par des ulcères dont la vuë seule fai-
soit horreur ; que pour eux man-
quant de toute nourriture, ils avoient
mangé jusqu'aux souliers de leurs
Morts , après les avoir fait bouillir
dans de la neige fondue , & ro-
tir sur des braziers ; que cette res-
source leur aiant manquée il avoient
pris jusqu'aux culottes de peau de
ceux que la mort leur avoit enlevés ;
& qu'ils n'en n'avoient plus qu'une
ou deux lorsque Monsieur Volant
leur avoit apporté du secours

Vous voyez bien que l'état de ces
pauvres gens n'avoit pas été moins
déplorable que le nôtre , & peut-
être avoient-ils souffert beaucoup
plus que nous , ne fut-ce que par
l'obligation où ils s'étoient trouvés
de manger jusqu'aux dépouilles

de ceux de leurs Camarades qu'ils avoient perdus. Nous restâmes près de six semaines à *Mingan* ; nous employâmes tout ce tems à rendre grâce à Dieu de nous avoir conservés au milieu de tant de dangers , & nous ne passâmes pas un jour sans implorer sa miséricorde pour les âmes des quarante-huit hommes qui avoient péri depuis notre Naufrage.

Le Sr. Leger nous quitta, & partit pour *Laborador* dans le dessein de passer en France sur un Navire de *Sr. Malo* , & le huit Juin nous profitâmes d'un petit Bâtiment pour retourner à *Quebec*. Le Vent nous fut si favorable que le treize au soir nous débarquâmes ; tout le monde fut étonné de nous revoir , on nous croïoit en France , & chacun s'empressa de nous demander le sujet de notre retour , & ce qui nous étoit arrivé depuis notre départ : Nous satisfîmes au desir de ceux que leur attachement pour nous faisoit prendre part à tout ce qui nous regardoit.

Le

Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monsieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage; Monsieur Fürst & moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux on me donna la petite Cure de *Soulange* que je deservis pendant un an; alors je reçus une seconde Obédience pour repasser en France; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier sur le Vaisseau de Roi le *Rubis* commandé par Monsieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Louis* en Brétagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer; nous y restâmes environ vingt jours, & nous en sortîmes le vingt deux du mois avec le Vaisseau le *Fa-son* commandé par Monsieur le mar-
quis

quis de Chavagnac qui venoit de *Isle Roiale*.

Vers minuit , nous mouillâmes pendant près de deux heures sous *Belle - Isle* pour attendre le Vent , nous fîmes ensuite voile pour *Roche-fort* , & nous arrivâmes le lendemain dans cette Ville où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement. Je partis quelques jours après pour *Paris* , d'où l'on m'envoia à *Doüay* en Flandres ; j'y demeurai jufqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Avesnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit feize ans ; mes Supérieurs en m'envoiant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon Pays natal, achèveroit de me rétablir des fatigues que j'avois effuïées dans mes Voïages ; j'avois conçu la même espérance , mais il en arriva tout autrement ; *mon estomac* ne pouvoit plus supporter-

porter la nourriture de ce Pays, j'avois pour-ainsi-dire contracté un nouveau tempérament; le repos m'étoit nuisible, & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une Obédience pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorsque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois.

Voilà, Mon cher Frère, la Relation de mes Voiages, & de mon Naufrage; j'espère que vous en ferez plus content que de celle que je vous avois envoyée d'abord. Areste vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir eussent quelque fondement; j'aurois dans
peu

158 VOYAGES ET NAUFRAGE

peu le plaisir de vous embrasser à Francfort , & de vous prouver que je suis & serai toute ma vie avec l'amitié la plus sincère.

MON TRES CHER FRÈRE

Votre affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 18. Juin.

1742.







1

2

3

4

5

6

